



TUDJENTAL BREIZH
ASSOCIATION DE LA NOBLESSE BRETONNE (ANB)

BRETAGNE OBLIGE ! ADALAMOUR DA VREIZH !

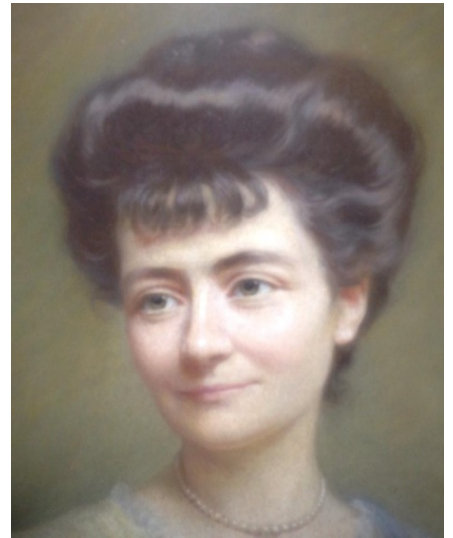
Numéro spécial 15^{ème} anniversaire de l'ANB :
Des Bretonnes d'exception ...



Tiphaine de Boisboissel



Suzanne Legrand



Simone de Keranflec'h



Héliane Bergé



Marguerite Chabay



Claudine Mazéas

Bulletin No 15 - Année 2019 / Kannadig Niverenn 15 - Bloavezh 2019 5,00 €

TUDJENTAL BREIZH : 2, straed Sant-Alfoñs, 35000 ROAZHON
Email : anb.asso@free.fr - Site INTERNET : <http://anb.asso.free.fr>



tudjenti breizh
ASSOCIATION DE LA NOBLESSE BRETONNE (ANB)

BRETAGNE OÛLIG ! AÛALADOUR DA VREIZH !

Numéro spécial 15^{ème} anniversaire de l'ANB :

Des Bretonnes d'exception ...



Sommaire du Bulletin No 15

Kannadig Niverenn 15

Pennad stur / 2004-2019 : 15 ans déjà ! (Jakez de Poulpiquet)	p.4
Quatre femmes Boisboissel dans la Résistance (Gérard de Boisboissel)	p.7
Une Bretonne dans la tourmente (Mériadec de Gouyon-Matignon)	p.23
Xavier Grall : quand le poète devint barde (Jakez de Poulpiquet)	p.30
Marguerite Chabay : une illustratrice oubliée (Florence de Massol)	p.40
Daoust hag-eñ eo gwir e komze al loened da noz an Nedeleg ? (Jakez)	p.44



2004 - 2019 : 15 ans déjà !

Jakez de Poulpiquet

L'Association de la Noblesse Bretonne (ANB) fête cette année ses 15 ans (parution au Journal Officiel du 9 Octobre 2004). Trois de ses sept fondateurs étant bretonnants elle a choisi dès le départ de communiquer sous son nom breton TUDJENTIL BREIZH (Gentilhommes de Bretagne) afin de marquer son attachement à la langue bretonne : *hep brezhoneg, Breizh ebet* (sans la langue bretonne, pas de Bretagne). Elle s'est fixée dans ses statuts deux missions :

- Promouvoir et mettre en pratique les valeurs de la noblesse chevaleresque par des actions concrètes.
- Contribuer au développement de la langue bretonne, au rayonnement de la culture bretonne et à la diffusion de l'Histoire de Bretagne.

Si notre association a trouvé rapidement sa place dans le mouvement breton (*Emsav*) en participant depuis quinze ans à toutes les manifestations pour la langue bretonne ou la réunification de la Bretagne force est de constater qu'elle est encore largement méconnue au sein des vieilles familles bretonnes malgré le nombre important de ses sympathisants (si on se réfère au 3000 amis de TUDJENTIL BREIZH sur Facebook et des 1300 *Like* sur sa page Facebook) qui représentent toutefois plus de la moitié des 400 familles nobles bretonnes subsistantes.

Si une des nombreuses initiatives de l'ANB devait être retenue c'est bien la création en 2013 du Comité Anne de Bretagne qui a organisé tout au long de l'année 2014 plus de cent événements à travers toute la Bretagne afin de commémorer le 500ème anniversaire de la mort d'Anne de Bretagne.

Pour fêter notre quinzième anniversaire nous avons choisi dans ce numéro spécial entièrement écrit par des membres de notre association :

- d'honorer le courage et l'abnégation de plusieurs bretonnes d'exception dans des épreuves telles que la dernière Guerre Mondiale ou face au handicap.
- d'évoquer la rencontre du poète et écrivain Xavier Grall avec le barde Glenmor
- de faire enfin une place à la langue bretonne à travers un article sur une légende d'origine chrétienne « Les animaux parlent-ils pendant la nuit de Noël ? » qui était encore très répandue en Basse-Bretagne jusqu'aux années 60.

A travers ce présent bulletin, nous espérons ainsi mieux faire connaître l'esprit de notre association dont la devise est *Bretagne Oblige !*

Jakez de POULPIQUET, Président de TUDJENTIL BREIZH



TUDJENTAL BREIZH

ASSOCIATION DE LA NOBLESSE BRETONNE (ANB)

BRETAGNE OÛLIGE ! AÛALAMOUR DA VREIZH !

Demande d'adhésion

Nom : **Prénom :**

(Nom de jeune fille : **Né(e) le :**

Adresse :

No de téléphone : **Email :**

Je souhaite adhérer à l'association TUDJENTAL BREIZH en tant que : (1)

- Membre d'une famille noble authentique originaire de la Bretagne historique (2)
Ceci implique de la part du demandeur le port effectif du nom de cette famille

- Ami(e) de la noblesse bretonne

(1) Rayer la mention inutile

Liste sur notre site INTERNET : <http://anb.asso.free.fr> à la rubrique « Familles subsistantes »

Questionnaire

A titre de sondage sur l'état de la pratique de la langue bretonne dans les vieilles familles de Basse-Bretagne, pouvez-vous répondre au questionnaire ci-dessous :

D'où est originaire votre famille paternelle ? (si d'origine non bretonne :)

HAUTE-BRETAGNE LEON TREGOR CORNOUAILLE VANNETAIS

Vos parents ou grand-parents sont-ils ou ont-ils été bretonnants ? OUI NON

Et vous parlez-vous breton ? OUI NON

Si oui, comment l'avez-vous appris ?

FAMILLE COURS du SOIR/ ou par CORRESPONDANCE STAGES

DIWAN DIV YEZH DIHUN

COLLEGE LYCEE UNIVERSITE

TSVP

Si non, souhaiteriez-vous éventuellement l'apprendre ? OUI NON

Si vous avez des enfants, sont-ils scolarisés dans une filière bilingue ? OUI NON

Si oui, laquelle ? DIWAN DIV YEZH DIHUN

Charte d'adhésion

Avez-vous déjà des engagements associatifs ? OUI NON

Si oui, lesquels ?

Quelles sont pour vous les valeurs chevaleresques ?

.....
.....
.....

Avez-vous une idée d'action concrète (humanitaire ou culturelle) ?

.....
.....
.....

Je soussigné(e) m'engage à :

*Promouvoir et mettre en pratique les valeurs de la noblesse chevaleresque par
des actions concrètes*

*Contribuer au développement de la langue bretonne, au rayonnement de la culture
bretonne et à la diffusion de l'Histoire de Bretagne*

*Lu et approuvé le à
Signature :*

Pièces à fournir (à envoyer à : *Tudjental Breizh, 2 straed Sant-Alfons, 35000 ROAZHON*)

- Cette demande d'adhésion imprimée et remplie par vos soins
- Un chèque de 20 € correspondant au montant de l'adhésion (somme restituée si refus)
- Une enveloppe timbrée libellée à votre adresse (réponse dans un délai de trois mois)
- Si vous postulez en tant que **Membre d'une famille noble authentique bretonne** :
fournir une photocopie de votre **livret de famille** ou de votre **extrait de naissance**
prouvant le port effectif du nom de cette famille noble authentique bretonne.
- Si vous postulez en tant qu' **Ami(e) de la noblesse bretonne** fournir la photocopie d'une
pièce d'identité ainsi que le parrainage **OBLIGATOIRE** sur papier libre de votre
candidature par deux membres de **TUDJENTIL BREIZH**



Quatre femmes Boisboissel dans la Résistance

Gérard de Boisboissel

Dans la continuité des hauts faits d'armes que la famille de Boisboissel a réalisés durant sa longue histoire depuis le moyen-âge en Bretagne et en France¹, il convient de montrer l'exemplarité de ses membres lors de la seconde guerre mondiale. En effet, durant cette difficile période, il est des faits peu connus par les générations actuelles de cette famille, que sont les activités de résistance effectuées lors de la seconde guerre mondiale par les femmes de cette famille restées sur le sol français alors que les hommes en âge de combattre étaient tous partis au front. Peu disertes sur les événements qu'elles vécurent, comme nombre de personnes ayant vécu dans leur chair des expériences terribles, il convient ici de faire mémoire de leur héroïsme à travers les quelques témoignages que nous avons pu recueillir.

Cet article présentera plus particulièrement les faits de résistance et de déportation de quatre d'entre elles : Simone de Keranflec'h Kernezne, née Boisboissel, sa demi-sœur lady Tiphaine Mac Donald Lucas, née Boisboissel, et les deux filles de Tiphaine, Héliane et Suzanne Legrand.

Mais précisons tout d'abord le cadre familial de cette période : l'aîné de la famille, le général Yves de Boisboissel, a dû quitter la propriété familiale du Pélem, à Saint-Nicolas-du-Pélem (22)², et a pris le commandement de l'Infanterie de la Division "Cochinchine-Cambodge" en octobre 1940, pour assurer la défense du Cambodge face à l'attaque siamoise de janvier 1941, puis le poste de commandant supérieur des troupes de l'A.O.F.³ où il organise dès 1943 l'armée d'Afrique qui libérera notre pays. Ses quatre fils se battront dans des unités militaires, et seront décorés de la Légion d'honneur pour faits de guerre :

- Son fils aîné Guillaume, lieutenant au service du renseignement de la 9ème DIC. Il débarquera sur l'île d'Elbe le 17 juin 1944, puis en Corse, et le 16 août 1944 sur les plages de Provence avant d'effectuer la remontée vers l'Alsace puis la conquête de l'Allemagne en 1945.
- Hubert qui va d'abord servir comme simple marsouin contre les Siamois en 1941, puis comme sous-lieutenant sur la frontière de Chine contre les Japonais

¹ Voir le site Internet sur l'histoire de la famille : www.boisboissel.fr

² Le Pélem sera occupé par les Allemands jusqu'à mi-1944.

³ AOF : Afrique Occidentale Française

avant de les affronter lors des combats du 9 mars 1945 au cours desquels il sera fait prisonnier.

- Henry qui s'engage en 1943 et rallie aux Etats-Unis l'école de pilotage de Tuscaloosa puis l'école des Radio Navigants de Scott Field. Il rejoint en métropole en janvier 1945 le Groupe de Bombardement 2/63 Sénégal d'où il effectuera plusieurs missions de reconnaissance et bombardement tactique au-dessus de l'Allemagne sur bombardier B26 Marauder aux cocardes françaises.
- Alain qui s'engage à 17 ans comme pilote de Sherman en 1943 au 5ème régiment de Chasseurs d'Afrique. Alain débarque le 16 août 1944 à Toulon et participe à de très nombreux combats de la Provence jusqu'en Allemagne avec son blindé le « Saint-Malo ». Ce dernier sera touché plusieurs fois durant la campagne par des obus ennemis, avant d'être détruit le 11 avril 1945 à Loffenau⁴, tuant plusieurs de ses camarades. Des 25 soldats de son peloton ayant débarqué en Provence en août 1944, 15 seront tués et 7 seront blessés.

Simone, la demi-sœur du général Yves de Boisboissel, née du premier mariage de son père Charles-Edmond de Boisboissel avec Louise-Marie Hamon de la Porte, reste quant à elle sur la terre bretonne familiale, au château du Quellenec, en Saint-Gilles-du-Vieux-Marché, propriété de son mari Hervé-Charles de Keranflec'h Kernezne, ancien député et sénateur des Côtes-du-Nord. Elle porte toujours dans son cœur une terrible épreuve, celle d'avoir perdu ses deux uniques fils à la première guerre mondiale, le sous-lieutenant saint-cyrien Alain le jour de ses vingt ans en 1915, et son autre fils le sous-lieutenant Pierre en 1918. Le frère de Simone, le sous-lieutenant Henri de Boisboissel, fut également tué durant ce terrible conflit à la bataille de Souchez-Vimy, en Artois, le 1er Octobre 1915.

Son autre sœur Tiphaine reste elle aussi en France, habitant la ville de Saint-Cloud. Elle a également eu la douleur de perdre son premier mari Franz Legrand, lieutenant de vaisseau lors de la bataille des Dardanelles sur le cuirassier Bouvet qui sauta sur une mine en 1915. Infirmière à la Croix Rouge, elle soigne les officiers blessés britanniques et c'est ainsi qu'elle fait la connaissance de Lord Richard Mac Donald Lucas avec lequel elle se remarie en 1917. Mais de nouveau le destin les frappe lorsque leur fils Edmond Jacky, né en 1920 et aspirant de marine dans la Royal Navy, est perdu en mer en 1940 sur le HMS Glasgow, également le jour de ses vingt ans. De son premier mariage, Tiphaine a eu deux filles, Suzanne, dite Suzon, qui vit avec elle à Paris et Héliane qui les quittera très rapidement pour rejoindre les Forces Françaises Libres en Angleterre.

Ces quatre femmes, Tiphaine Mac Donald Lucas, née Boisboissel, Suzanne Legrand, Héliane Legrand et Simone de Keranflec'h, née Boisboissel, furent des héroïnes de la Résistance dont il convient de saluer ici le grand courage et la force d'âme, elles qui furent parmi les premières à poursuivre la lutte après l'invasion de notre pays. Cet article veut honorer leur mémoire, et rappeler ce qu'elles ont fait au péril de leur vie pour participer à la libération de la France

⁴Voir l'ouvrage « Chars souvenirs ... » d'Alain de Boisboissel, collection Guerres & Guerriers, tome 6, éditions Economica.



**Tiphaine Mac
Donald Lucas, née
Boisboissel
1884-1965**

Officier de la Légion
d'Honneur, Croix de
Guerre 39-45, Medal of
Freedom, Médaille de la
Résistance, Officier de
l'ordre du Mérite
Agricole



**Suzanne
Hugounenq, née
Legrand
1913-1982**

Officier de la Légion
d'Honneur, Croix de
Guerre 39-45, Medal of
Freedom, Médaille de la
Résistance



Dès 1940, Héliane Legrand, accompagnée d'une amie, quitte Paris juste avant l'arrivée des Allemands, se déplaçant en voiture en Normandie et en Bretagne en effectuant des liaisons avec l'armée anglaise, les réfugiés de l'exode et d'autres clandestins jusqu'à l'arrivée de la Wehrmacht. Elles s'embarquent toutes les deux en mai ou juin 1940 sous le feu ennemi, à la dernière minute, avec des marins-pêcheurs depuis la Normandie car les ports bretons viennent d'être occupés, dans un des derniers bateaux disponibles pour gagner Plymouth en Grande Bretagne.

Héliane est rattachée dès juillet 1940 au quartier général du général de Gaulle, au 4 Carlton Gardens, où elle rencontrera son futur mari Georges Bergé. Elle devient membre du River Emergency Service, sous uniforme de la Marine anglaise en tant que membre d'équipage, son unité comprenant des infirmières stationnées sur la Tamise qui patrouillaient le fleuve durant la bataille de Londres pour assurer les premiers secours aux victimes se retrouvant à flot ou sur les berges. En octobre 1941, après la bataille d'Angleterre, elle est transférée au service de presse française de la BBC. Elle fera partie du département de propagande du général, comme traductrice interprète⁵. Après un stage de formation comme agent de renseignement, elle sera envoyée en mission en octobre 1942 à Saint-Pierre-et-Miquelon par le comité National de Londres, officiellement comme chef de service d'assistance sociale, mais en réalité pour les services de renseignements en surveillant pendant un an les U-

⁵ Sa mère s'étant remariée avec un anglais, Héliane passait l'été en Angleterre et maîtrisait donc parfaitement cette langue.

boat allemands ayant survécu à la traversée de l'Atlantique Nord et qui venaient se ravitailler en eau et vivres.

Elle est ensuite dirigée vers le Canada puis les Etats-Unis pour travailler comme conférencière à la mission française, avec pour but de convaincre le public américain de soutenir les Alliés dans la guerre contre le Reich. Elle voyagera pour cela dans tous les Etats Unis. Elle sera traductrice interprète lors de la conférence de Bretton Woods en 1944.

Héliane fut pour ces faits décorée de la médaille commémorative des services volontaires dans la France libre.



Héliane Bergé, née Legrand

Héliane Legrand épouse en 1941 un militaire résistant de la première heure, Georges Bergé, qui créa la première unité de parachutistes FFL⁶ en septembre 1940, puis un noyau de résistance à Bayonne lors d'une opération en zone occupée en 1941, qui forma par la suite des agents de "renseignement et d'action" en Angleterre, pour au final commander le French Squadron sous les ordres du Major Stirling en janvier 1942. Georges Bergé sera finalement fait prisonnier près d'Héraklion en Crète, en juin 1942, après que son commando soit parvenu à détruire vingt-deux avions des forces de l'Axe lors d'une attaque d'une audace inouïe de la base aérienne allemande. Georges Bergé est le parrain de la 38^e promotion de l'École militaire interarmes (1998-2000).

La mère d'Héliane, Lady Tiphaine Mac Donald Lucas, décide durant la guerre de rester dans sa maison au 4 avenue de Nancy à Saint-Cloud avec sa fille Suzanne Legrand. Elle y exerce une activité d'assistance sociale et d'infirmière, activité qu'elle avait déjà pratiquée auprès des blessés de la première guerre mondiale au château familial du Pélem à Saint-Nicolas-du-Pélem. Mais elle n'accepte pas la défaite française et commence dès novembre 1940 ses premières activités de résistante en envoyant des premiers renseignements en Angleterre, ce qu'elle continuera à faire régulièrement jusqu'à son arrestation.

6



Lady Tiphaine Mac Donald Lucas et Cécile de Boisboissel, née Dubois de Gennes, épouse du frère de Tiphaine Yves de Boisboissel

De janvier à avril 1941, ces deux femmes aident des prisonniers français évadés d'Allemagne et des militaires désireux ou obligés de passer en zone libre. Suzanne travaille comme ambulancière à la Croix Rouge, ce qui lui sert de couverture pour ses activités de résistance, notamment pour faire transiter les militaires ou les résistants.

En 1942, Tiphaine transmet à Londres des renseignements sur les sites importants en France et en Allemagne susceptibles d'être des objectifs de bombardement par les alliés. A ce moment-là, elle n'avait pas d'adresse de destination précise pour ses courriers vers Londres et profitait de certaines occasions pour les faire passer, parfois via sa fille Héliane.

Elles faisaient toutes deux partie du réseau Comète, un groupe de résistance fondé depuis juin 1941 par la Belge Andrée De Jongh, son père Frédéric et Arnold Deppé, dont le but était d'aider les soldats et aviateurs alliés à retourner au Royaume-Uni. Les militaires étaient cachés puis recevaient de faux papiers d'identité. Ce réseau leur faisait ensuite traverser la France puis l'Espagne -pays neutre-, et les faisait enfin arriver à Gibraltar, territoire anglais, d'où ils rejoignaient leurs unités.

Tiphaine et Suzanne étaient un des relais parisiens de ce réseau Comète, qui exfiltrait des parachutistes ou aviateurs anglais ou américains tombés au cours de missions de bombardements, essentiellement des aviateurs tombés en Bretagne, récupérés par la demi-soeur de Tiphaine, Simone de Kéranflec'h, en son château du Quellenec, et qui les faisait parvenir à Paris. Leur maison de Saint-Cloud servait de lieu de passage et de planque intermédiaire. Tiphaine, qui fut membre de la Croix

Rouge durant la guerre, utilisa pour ce réseau le poste "Croix Rouge" de la gare du Nord qu'elle dirigeait dans ses opérations.

En 1943, durant les mois de janvier, mars, mai, juin, octobre et novembre, elle héberge chez elle des officiers et des soldats pilotes américains tombés au cours de raids sur la France, entre autres le lieutenant Edward J Spevak et le sergent Allen M Fitzgerald après le 5 juin. Ces pilotes étaient ensuite munis de fausses cartes d'identité données par son « secteur de résistance » à un guide qui les amenait hors de France. Ce secteur était dirigé par M. Paul Aylé, arrêté en juin 1943 et fusillé, puis par Madame Elisabeth Barbier, arrêtée le 28 juin 1943. Après la disparition de ces deux personnes, les activités de recherche et de rapatriement de ces pilotes furent reprises par Tiphaine Mac Donald Lucas avec Mademoiselle Moyne, de Suresnes.

Durant cette année 1943 elle transmet également, via Madame Adam, des renseignements à Londres sur le travail, la production, la position et la spécialisation des usines de guerre en Allemagne d'après les renseignements obtenus par les ouvriers de ces usines en permission qui transitaient par la gare du Nord.

A l'automne 1943, elle participe à l'organisation du service médical des corps francs dans la banlieue de Saint-Cloud Suresnes, qui consistait à rechercher des maisons possédant des médicaments et/ou des maisons où logeaient des infirmières afin de pouvoir y soigner, le cas échéant et discrètement, des combattants de la Résistance. Ce travail de recherche et de mise en relation fut interrompu par son arrestation. En effet, à la suite de l'hébergement de deux pilotes américains, Tiphaine est arrêtée dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1943. Sa fille Suzanne dans un geste admirable, décide de se dénoncer et de se constituer également prisonnière afin d'aider sa mère. Elle était bien entendu impliquée activement dans les activités de résistance mais elle aurait eu la possibilité de se sauver lors de cette nuit, or elle fit le choix de risquer sa vie. Elle avait 30 ans.

L'histoire retiendra que c'est sur dénonciation qu'elles furent arrêtées. Tiphaine avait en effet reçu le jour précédent des pilotes américains, ce qui avait fait un peu de bruit remarqué par le voisinage. Sa voisine infirmière vint alors le lendemain s'enquérir de ce qui se passait et lui proposer de l'aide. D'un naturel confiant, Tiphaine finit par lui expliquer ses activités... Cette même voisine, maîtresse d'un officier allemand, la dénonça le lendemain aux autorités d'occupation allemandes. Notons que Tiphaine devait recevoir le 8 novembre 1943 dans sa maison de Saint-Cloud un poste émetteur clandestin. Ce projet fut stoppé par son arrestation, dont la seule conséquence positive fut de sauver la vie de l'opérateur qui devait l'accompagner.

Fort heureusement la demi-sœur de Tiphaine, Simone de Keranflec'h, ne sera pas mise en cause, les autorités allemandes n'ayant pu faire le lien entre les activités des deux sœurs, lequel il est vrai n'était qu'indirect, via leurs activités de la Croix Rouge. Simone, décédée en 1968, sera décorée à titre posthume de la Légion d'honneur en 1973.



Simone de Keranflec'h Kernezne, née Boisboissel



Château du Quellenec, à Saint-Gilles-Vieux-Marché (22), refuge des militaires américains et britanniques et relais d'exfiltration vers Paris via le réseau de résistance Comète, organisé localement par les sœurs Simone de Keranflec'h Kernezne et Tiphaine Mac Donald Lucas, sœurs du général Yves de Boisboissel.

A l'issue de leur arrestation, Tiphaine Mac Donald Lucas et sa fille Suzanne Legrand furent transférées à Fresnes puis à Compiègne, puis déportées en Allemagne au camp de Ravensbrück le 5 février 1944.

Le calvaire enduré par Tiphaine et sa fille Suzanne prend ici une dimension totalement inhumaine, rejoignant les récits les plus apocalyptiques relatés par les « survivants de l'enfer concentrationnaire ». L'extrême dureté des conditions de vie ne fut que peu au regard de la souffrance morale causée par cette violence humaine déchainée contre elles et leurs camarades résistantes, ainsi que toutes les autres femmes qui les rejoignirent.

Tiphaine, née en 1884, avait 59 ans lors de son arrestation. Etant donné son âge, elle fit partie du groupe des « vieilles », et de ce fait fut affectée à des travaux en rapport avec sa force physique : elle rejoignit une équipe de réparation de vêtements de prisonniers où elle faisait dix heures par jour des tricots ou du raccommodage. Suzanne faisait de son côté partie d'une équipe de peintres sur le camp de Ravensbrück. Elle put ainsi bénéficier d'un avantage totalement étrange dans le monde concentrationnaire, celui de bénéficier d'une loi s'appliquant à toute personne exerçant cette profession dans tout le troisième Reich : il leur était octroyé un litre de lait par jour, la loi considérant que les vapeurs toxiques des peintures nécessitaient un supplément nutritionnel de faveur. C'est ainsi qu'elle put partager avec sa mère et avec ses camarades malades, gorgée par gorgée, ce précieux apport alimentaire quotidien, ce qui les sauva de la famine.

Nous ne raconterons pas en détail dans cet article ce qu'elles durent endurer. Tiphaine eut le courage de raconter cet enfer dans un texte paru en langue anglaise quelques années après, et que vous trouverez traduit dans l'annexe 2 de cet article. Son témoignage est absolument bouleversant. La cruauté humaine y côtoie un esprit de solidarité et de communion formidable, montrant à quel point lorsque le Mal se déchaîne, les ressources intérieures et spirituelles de l'homme lui permettent de se dépasser alors même qu'il apparaît le plus vulnérable, le plus dégradé ou le plus rejeté.

Nous rajouterons ici quelques détails supplémentaires transmis par la fille de Suzanne Legrand, Véronique Triballeau. Tiphaine et Suzanne firent partie du très fameux convoi des 27000, en référence à la série de matricules qui leur furent donnés au départ du convoi qui les transportait au camp de Ravensbrück et qui compta dans ses rangs des déportées résistantes illustres qui firent l'honneur de notre pays après-guerre : nous y trouvons entre autres femmes remarquables Geneviève de Gaulle-Anthonioz, la nièce du Président Charles de Gaulle qui deviendra Présidente d'ATD Quart Monde, Germaine Tillion, ethnologue, Charlotte Gréco la sœur de Juliette Gréco, etc. Tiphaine se vit attribuer le numéro 27468, et Suzanne le numéro 27455. Toutes portèrent les tristes vêtements à rayures grises et bleues, avec sur le bras une bande rouge marquée d'un P pour « prisonnier politique ». La plupart n'en revinrent malheureusement pas, soit environ 700 femmes sur les 980 initiales, mortes pour la France sur le sol allemand.

Quotidiennement se déroulaient à l'extérieur des baraquements des rassemblements durant de une heure jusqu'à trois heures, quelles que soient les conditions météorologiques, le froid pouvant atteindre -27°, dans leur simple vêtement. Un matin, Tiphaine vit une de ses camarades tomber morte d'épuisement et de froid juste à ses côtés ... Début 1945, au moment où il devient évident que le régime nazi n'a plus que quelques jours à vivre, la discipline exercée par les gardiens de camp devient incontrôlée et encore plus brutale. Les déjà trop maigres rations s'amenuisent.

Mais Suzanne avait des qualités de chef reconnues par ses camarades détenues à Ravensbrück (voir annexe 1), ainsi qu'un esprit de décision et un courage moral qui ont soutenu nombre d'entre elles, leur permettant d'en sortir vivantes. Plusieurs exemples de son engagement et de sa solidarité pour toutes nous sont parvenus, que nous listerons ici. Elle sauva tout d'abord sa mère de la mort. Revenant un soir du travail, Suzanne aperçoit une colonne composée de femmes âgées rangées par cinq, face à son block, parmi lesquelles sa mère et la mère d'Elisabeth Barbier, qui se tenaient là, résignées. Suzanne décide alors d'user d'un stratagème époustouflant de courage : au péril de sa vie, elle sort de sa poche un brassard rouge de policière qu'elle avait volé quelque part, et se précipite vers les deux prisonnières. Elle les malmène ouvertement et ne leur ménage ni coups ni insultes, utilisant le vocabulaire trop bien connu des gardiennes S.S., puis elle les sort des rangs. Elle parvient ainsi à les exfiltrer et à les cacher dans les bâtiments pour quelque temps, leur évitant ainsi de mourir d'épuisement. Elle usa une seconde fois de ce stratagème pour sauver une autre amie, Christiane de Cuverville. Une troisième fois, elle se cache avec certaines de ses camarades sous un matelas, durant tout un après-midi de sélection par les gardiennes, immobiles, sans même oser respirer, alors que tout le camp posait dehors, au milieu des hurlements et des chiens⁷.

Vers la fin février 1945, soudain excédée et perdant patience, Suzanne décréta publiquement que les Allemands avaient perdu la guerre, que c'était fini pour eux etc., et ponctua ses dires par un « vive la France ! ». Le chef de la colonne qui les emmenait, une certaine Hilda, rédigea sur le champ un *Meldung*⁸ qui devait l'envoyer au *Strafblock*⁹, ou lui valoir une volée de coups, voire pire... Sans hésiter, elle alla au bureau de travail où les rapports étaient déposés. Il n'y avait personne dans les bureaux. Elle attendit quelques minutes puis voyant son document *Meldung* avec d'autres sur une pile, elle attrapa le tout et jeta l'ensemble discrètement dans les toilettes voisines. Le résultat fut spectaculaire car les Allemandes, déçues de ne voir aucune punition arriver, en conclurent que les Françaises de leur colonne étaient protégées en haut lieu, « pistonnées », et leur attitude envers elles changea complètement¹⁰.

Puis vint la libération. Une rumeur se fit entendre le 1^{er} avril 1945, indiquant qu'un convoi de la Croix Rouge, escorté par l'armée soviétique, viendrait les libérer le

⁷ Lettre de Madame Denise Mac Adam Clark, 1982, surnommée Bella.

⁸ Meldung = Document de demande de transfert au sein du camp.

⁹ Strafblock = Block disciplinaire, la prison du camp. Toujours surpeuplé la promiscuité y est effroyable.

¹⁰

lendemain. Tiphaine ne le crut pas pensant à une mauvaise farce de 1^{er} avril. Mais le jour suivant, le jour même de Pâques !, arrivèrent les véhicules sanitaires tant rêvés : peut-on imaginer la joie de ces femmes sortant de l'enfer concentrationnaire ? Elles furent rapatriées en France le 5 avril 1945. Comme premier contact avec le sol français, lors de son arrivée sur un brancard à la fameuse gare du Nord où elle avait servi, Tiphaine s'entend dire par un passant qui la croise : « celle-là, elle n'en a pas pour longtemps »... Heureusement, il se trompait, tant la force de volonté et de courage animait ces corps affaiblis.

Nous concluons cet article par le témoignage de John W. Spence de Memphis (U.S), navigateur sur bombardier américain B 17, qui effectuait sa 8^{ème} mission le 23 janvier 1943 en emportant 12.000 « livres » de bombes lorsqu'il fut abattu par l'artillerie anti-aérienne allemande au-dessus de la commune de Paule à l'ouest de Rostrenen, dans les Côtes du Nord. Sur les 10 hommes d'équipage, 1 fut tué, 5 furent faits prisonniers et 4 s'évadèrent, dont lui et son tireur le sergent Sidney Devers. Grâce à l'aide remarquablement coordonnée de cultivateurs faisant partie de la résistance locale, ces deux derniers seront d'abord recueillis quelques jours au château du Quellenec par Simone de Keranflec'h, puis exfiltrés sur Paris par train depuis Saint-Brieuc le 27 janvier et enfin accueillis au poste de la Croix Rouge à la gare du Nord par Tiphaine et Suzanne, accompagnées de Miss Mac Carthy, irlandaise. Ils resteront à Saint-Cloud du 27 janvier au 1^{er} février puis seront ensuite acheminés le 13 février par train vers Bayonne, en compagnie d'officiers belges évadés, avec consigne de descendre à Dax où le réseau les escortera une fois de plus vers l'Espagne en leur faisant passer un col de contrebandiers, et en les menant par étapes jusqu'à Pampelune en Espagne puis le 27 février à l'ambassade de Grande Bretagne à Madrid, d'où ils pourront rejoindre l'Angleterre en bateau. John finira la guerre comme instructeur, avec le grade de capitaine.

En 1994, il vint rendre visite avec sa famille aux enfants de Suzanne Legrand, mariée après la guerre à M. Roger Hugounenq, mais depuis décédée en février 1982. Au 4 avenue de Nancy à Saint-Cloud il trouva Valérie Penel rejointe par sa sœur Véronique Triballeau habitant Garches, toutes deux filles de Suzanne. Il fut enchanté d'être si bien accueilli et de pouvoir revivre chaleureusement ces jours dramatiques où il fut caché dans ces lieux. M. Bertrand Cuny maire de Saint Cloud put lui faire remettre à cette occasion la médaille de la ville de Saint-Cloud par le docteur Michel Valentin, président de Rhin et Danube.

Et voici le bel hommage que John W. Spence laissa à ces femmes de grand courage dans une lettre datée du 25 juin 1994:

« I believe that Tiphaine Mac Donald Lucas and Suzanne Legrand were among the bravest of French people, people who never accepted defeat, never bowed to tyranny, never ceased to hope to be free again ».
Au nom de la France, merci à elles !

ANNEXE 1 : Hommage de Denise Mac Adam Clark



Suzanne Hugounenq, née Legrand, fille de Tiphaine

Hommage de Denise Mac Adam Clark le 14 mars 1982 au soldat de la Résistance Suzanne Hugounenq née Legrand, secrétaire générale de l'A.D.I.R (Association nationale des anciennes déportées et internées de la Résistance), décédée le 4 février 1982.

« Nous sommes témoins que Suzanne a été, dans les prisons et dans les camps, une véritable résistante et qu'elle nous a donné l'exemple d'un vrai courage, d'une dignité devant toutes les atteintes à la personne humaine. Nous sommes témoins qu'elle a été dans notre association, l'exemple de la générosité, de la solidarité entre nous toutes, et qu'elle s'est toujours montrée fraternelle ».

ANNEXE 2 : Témoignage vécu de Lady Tiphaine Mac Donald Lucas Vice-Présidente de l'Associated Country Women of the World sur sa vie au camp de concentration de Ravensbrück de 1943 à 1945 n° de matricule 27468

Mais béni soit l'Éternel ... Le filet s'est rompu, et nous avons été délivrées.

C'est par ce passage du Psaume 124 que je commence mon récit, ayant à l'esprit l'immense chance que j'ai eue de pouvoir être libérée du camp de concentration de Ravensbrück. Je fais en effet partie de ce très petit nombre de femmes malades et âgées qui ont réussi à sortir vivantes de ce lieu d'horreur.

Nous y arrivâmes par une froide nuit d'hiver de février 1944. Le camp était situé dans le coin le plus éloigné de Mecklembourg et il nous fallut pour y parvenir trois jours et trois nuits de train depuis notre camp de prisonniers situé près de Compiègne. Nous avons voyagé dans des wagons cadénassés qui, bien que portant chacun la mention « Huit chevaux, quarante hommes », furent occupés pendant tout le voyage par soixante femmes. Trois jours et trois nuits rassemblées sur quelques bouts de paille, où très peu d'entre nous pouvaient même s'asseoir, trois jours de chaos complet dans les conditions les plus révoltantes, sans eau, ni lumière, ni air pour respirer. À notre arrivée, nous vîmes la sinistre barrière de l'entrée du camp se refermer derrière nous. Une fois de plus, nous fûmes rassemblées, cette fois-ci dans une cabane en bois, mais sans encore avoir le droit de rejoindre les dortoirs parce que nous n'avions pas été désinfectées. Ainsi, pendant trois jours de

plus, nous nous sommes allongées – ou le plus souvent assises par manque de place - sur nos bagages, sur un plancher de bois nu qui ne disposait même pas d'un peu de paille comme celle que nous avons eue dans le train. Il n'y avait rien à faire et nous vivions avec les restes des rations que nous avons réussi à apporter de France. Ce ne fut que le troisième jour seulement que nous pûmes être nourries avec un bouillon de légumes, notre première initiation au "rutabaga", cette racine qui allait devenir notre régime de base. Puis, la file d'attente pour utiliser les toilettes a commencé et a duré des heures. Il n'y en avait que cinq pour 980 femmes, la priorité étant donnée aux femmes âgées et aux malades. Après commença un examen par les S.S., qui confisquèrent la plupart de nos vêtements et tout ce qui avait trait au moindre confort, comme le sucre que nous avons réussi à amener de France. Après avoir été enregistrées, nous fûmes revêtues de vêtements de prisonniers, les fameux vêtements à rayures. Environ sept d'entre nous sur dix eurent également la tête rasée et ainsi, à notre sortie de cet examen, nous étions devenues de simples numéros, des esclaves et des servantes destinées à n'importe quel type de travail.

Nos premières semaines furent relativement calmes. L'espace qui nous était réservé au cœur de la prison resta clos car nous étions toujours en quarantaine. À force de nettoyage et de propreté, nous réussîmes à nous débarrasser de la vermine laissée précédemment dans nos paillasse par les gitanes, lesquelles avaient été déplacées hors de notre logement à notre arrivée. Notre nourriture, bien que frugale, était meilleure que celle que nous avons eue en prison en France: le matin, nous prenions un ersatz de café, à la mi-journée une soupe de légumes et trois ou quatre pommes de terre bouillies, à six heures une sorte de soupe épaisse et 250 grammes de pain noir lourd. Les samedis et le dimanche, la soupe du soir était remplacée par un morceau de saucisse et 75 grammes de margarine. Durant tout ce temps, cependant, nous dûmes faire face à la terrible épreuve des fréquentes inspections médicales de groupe. Je me souviens d'une terrible journée de janvier où la neige tombait en flocons énormes, lorsque l'infirmière en chef de l'hôpital obligea cinq françaises à rester nues comme punition pendant une heure avec nos 250 compagnes russes parce que certaines d'entre elles avaient fait trop de bruit. Sur son ordre, quatre fenêtres et deux portes furent maintenues ouvertes pendant toute la durée de la tempête de neige. Le lendemain, deux de mes amies étaient hospitalisées avec une pneumonie et une inflammation des poumons.

Lorsque notre quarantaine prit fin le premier avril, nous continuâmes à avoir un rassemblement pour l'appel deux fois par jour, ce qui s'avéra être une terrible épreuve. Notre journée commençait tôt : nous nous levions à 3 h 30, prenions, s'il arrivait à temps, notre café à 4 heures, et à 4 heures et demie, nous étions alignées, dehors par tous les temps, sans bouger et au garde-à-vous, pendant un temps variant d'une heure et demie à trois heures, selon le bon plaisir des gardiennes S.S. que nous avons surnommées les "Asperines". Elles venaient souvent accompagnées de leurs chiens féroces, toujours revêtues de l'uniforme gris des S.S. Pendant que nous étions comptées sous la neige ou sous une pluie battante, avec nos robes en coton, nos vestes et nos sandales ouvertes à semelles en bois, les chiens, eux, portaient un confortable manteau de laine marqué aux initiales S.S.! Les jeunes femmes de notre groupe furent réquisitionnées pour les tâches éprouvantes du camp. Elles furent envoyées chercher la nourriture dans les cuisines situées à une

distance de 300 à 500 mètres. Elles rapportaient notre café et notre soupe dans des ustensiles chauffés à la vapeur, qui étaient naturellement très lourds et contenaient entre 30 et 50 litres de liquide. Le travail des femmes âgées consistait à les ramener vides jusqu'à ce qu'en raison d'une grave pénurie de main-d'œuvre féminine dans les usines de guerre du Reich, 350 de nos jeunes compagnes furent choisies par les S.S. et envoyées travailler là-bas. Après cela, les tâches ménagères tombèrent sur nous, les femmes âgées. Celles d'entre nous qui ne savaient ni suffisamment bien coudre ou tricoter durent aller chercher les lourdes marmites aux cuisines : beaucoup s'effondraient sous le poids et furent cruellement brûlées par la soupe bouillante ou le café car, en raison de leur poids, elles ne pouvaient être portées qu'en trotinant et il était donc facile de trébucher dans une flaque d'eau ou bien de glisser sur une pente glacée ou enneigée. De leur côté, les femmes les plus âgées rapportaient le pain avec leurs bras tendus.

Je me suis retrouvée dans une unité de raccommodage. Nous réparions les sous-vêtements que nous avions en dotation, à savoir une chemise et une culotte par mois, ainsi que les fameuses tenues rayées. Nous cousions également les brassards que nous portions et qui nous classaient en fonction de nos punitions : vert pour les voleuses et les condamnées à mort par la justice civile, rouge pour les crimes politiques, noir pour les prostituées et violet pour les membres de sectes religieuses ou les objecteurs de conscience qui s'étaient opposées à l'autorité du Reich. Nous étions systématiquement mélangées avec toutes ces criminelles et prostituées. Ainsi la chef de mon unité de raccommodage était une femme autrefois condamnée à mort pour meurtre. Une autre femme allemande, affectée comme chef dans l'un de nos quartiers, avait été emprisonnée pour le meurtre de sa mère, et elle frappait impitoyablement toutes les prisonnières françaises qui l'irritaient. La dégradation consistant à vivre parmi des créatures aussi déshonorantes et totalement immorales fut l'une de nos pires épreuves dans ce camp.

En août, nous eûmes un tel afflux de prisonnières, principalement de Pologne et d'Ukraine, que notre nombre fut d'abord doublé, puis quadruplé. Une école entière arriva un jour avec les religieuses qui y enseignaient. Nous devions maintenant dormir, par deux ou trois ensemble, sur des couchettes en bois d'environ 70 centimètres de large (27 pouces), par « rangées » de trois, superposées les unes sur les autres. Nos matelas étaient remplis de paille ou de copeaux de bois, et une couverture en coton et un sac de couchage complétaient notre literie. Les poux commencèrent à se multiplier. L'unité de raccommodage avait pris fin car il n'y avait plus assez de sous-vêtements de change pour pouvoir les réparer. Les femmes de cinquante ans et plus furent alors divisées en unités de tissage, de couture et de découpe. Le taux de mortalité dans le camp commença à augmenter de manière alarmante. Beaucoup de femmes âgées tombèrent malades et moururent d'épuisement. Leurs corps étaient emportés sans linceul au four crématoire et il fallut bientôt construire un deuxième et plus grand fourneau. Plusieurs d'entre nous étaient infirmières et auraient pu travailler aux infirmeries mais l'infirmière en chef aurait exigé de leur part un engagement politique qui eut été tout à fait incompatible avec le statut de prisonnière issue de la Résistance française.

Vers l'automne, la nourriture devint très insuffisante. D'abord les pommes de terre disparurent, elles qui donnaient un peu de substance à notre soupe du midi; ensuite, la ration de pain fut réduite d'abord deux fois par semaine, puis tous les jours. Désormais, toutes les femmes âgées capables de tricoter confectionnaient de longs bas en laine grise de 90 centimètres de long et nous devions en faire deux paires par semaine, ce qui signifiait tricoter 10 heures par jour. Le seul avantage d'être dans cette unité était que nous pouvions nous assoir et travailler dans nos propres locaux et que nous étions dispensées du travail fatigant qui consistait à aller chercher puis transporter les marmites de la cuisine.

Mais ce fut en hiver que le désespoir s'installa véritablement. Début décembre 1944, le froid devint intense, jusqu'à -27 degrés Celsius. Par ce temps glacial, le rassemblement pour l'appel était un vrai martyr. Souvent, plusieurs d'entre nous s'évanouissaient. Une fois, une femme tomba morte à mes côtés, et son corps gelé resta gisant à mes pieds jusqu'à la fin du rassemblement. Il n'y avait plus de charbon du tout. Nos quartiers n'étaient chauffés que lorsque nous pouvions trouver quelque chose à mettre dans le poêle, des morceaux de bois et des bâtons ramassés avec beaucoup de difficulté par les femmes qui travaillaient dans les unités forestières, ou bien quelques planches de nos lits. La dysenterie se propagea de façon alarmante, et les conditions d'hygiène dans nos baraquements pour dormir devinrent absolument horribles car nous devions partager nos lits avec nos compagnes mourantes. Nous devinrent toutes terriblement maigres et pour ajouter à notre misère commune, nous ne reçurent plus de soupe épaisse en fin de la journée après janvier 1945. Notre nourriture ne consista alors plus qu'en une louche de rutabagas, épaissie avec un peu de farine rancie de soja, deux tasses d'ersatz de café et 80 grammes de pain par jour.

Les nouvelles du monde "extérieur" qui nous réjouissaient, même si nous n'osions pas trop espérer, rendirent nos gardiennes encore plus féroces : les coups tombaient au moindre prétexte, pour absence à l'appel, pour ne pas marcher au pas, pour parler à son voisin, ou pour mille autres raisons. Ces gardiennes, bien connues pour leur brutalité, portaient des fouets en cuir qu'elles utilisaient avec un plaisir sadique. Le chef S.S. de la Division Travail portait une barre de fer qu'il n'hésitait pas à manier, tandis que les femmes S.S., nos fameuses "asperines", nous donnaient des coups de pied vicieux. J'ai pour la part été frappée en plein visage avec le rayon d'une roue de bicyclette manié par l'une d'elle. A cette période-là toutes les détenues de l'unité de tricotage, qu'elles soient vieilles ou infirmes, devaient assister à un deuxième appel, justifié comme appel pour le travail. Après un long défilé devant le bureau du commandant, nous revenions avec les doigts engourdis pour commencer le travail de la journée dans nos baraquements, où il n'y avait plus aucune vitre aux fenêtres, laissant ainsi la pluie et le terrible vent d'est venant de Russie s'engouffrer à volonté.

Nous étions maintenant couvertes de vermine. Nous devions porter les mêmes vêtements nuit et jour et nous laver devenait un acte d'héroïsme dans le froid glacial et l'obscurité totale, l'électricité ayant cessé de fonctionner. La dysenterie et la faim nous tiraillaient tellement que beaucoup d'entre nous ne pouvaient plus aller de l'avant. Le taux de mortalité augmenta à un rythme effarant, atteignant plusieurs

centaines de morts par jour : les corps étaient jetés dans les lavoirs, d'où provenait la seule eau potable du camp, nos draps n'étaient jamais désinfectés, les couchettes dans lesquels les femmes venaient de mourir étaient de nouveau immédiatement réutilisées, même dans les cas où la cause de décès était la typhoïde.

Les S.S. décidèrent alors de tenter de désengorger Ravensbrück. Environ 3 000 femmes qui avaient reçu une carte de couleur rose à cause d'une quelconque infirmité, furent envoyées dans un camp voisin pour adolescentes allemandes délinquantes. En un mois, un quart d'entre elles décédèrent : elles y avaient été attirées par des promesses de meilleures conditions de détention, mais en réalité, le traitement qu'elles reçurent fut bien pire. Mais cela ne suffisait pas. Les médecins allemands du camp ayant refusé de se livrer à cette activité macabre, les S.S. firent venir du camp d'Auschwitz le docteur Winkelmann. Il avait pour mission de dénicher les personnes âgées, malades, folles ou incurables et de les faire monter dans des fourgons avec lesquels elles étaient conduites à l'extrémité du camp. Elles étaient ensuite gazées et leurs corps ramenés au camp pour y être incinérés. Pour subir un tel sort, il suffisait d'avoir une affection mineure, comme un pouce déboîté ou une descente d'organes. Le docteur Flaum, un membre convaincu du parti nazi et le chef de l'organisation du travail au camp, décida d'envoyer à Reichling près de Berlin la plupart de celles parmi nous suffisamment bien portantes afin de creuser des tranchées. Le mercredi des cendres 1945, nous étions alignées, prêtes à subir cette sélection, lorsque ma fille, par une ruse très intelligente, réussit à me sortir des rangs.

Durant février et mars 1945, la terreur et la maladie continuèrent à régner. En tant que principal fournisseur de combustible humain pour la chambre à gaz, le terrible docteur Pflaum¹¹ mena la guerre aux vieilles femmes, tandis que la dysenterie faisait également son lot quotidien de victimes. A chaque appel, nous étions de moins en moins nombreuses, nos chères amies disparaissant durant la nuit. Nous essayions de nous cacher dans des baraquements désaffectés, sous la literie, dans des hangars à charbon, en fait partout où nous le pouvions. Si nous devions sortir à l'extérieur, nous tentions de dissimuler nos cheveux gris avec une écharpe, portée de façon désinvolte à la manière d'un turban comme les jeunes femmes. Mais le terrible "tueur" nous pourchassait partout et, lorsqu'il nous trouvait, il nous faisait courir, et si nos pauvres jambes, gonflées par des œdèmes dus à la malnutrition, ne nous soutenaient plus, nous savions que nous étions condamnées. Nous n'osions jamais espérer survivre jusqu'à la fin de la semaine; nous nous confions mutuellement nos dernières volontés. Sur mes trente-six compagnes de table, seize moururent ou furent gazées en une semaine. Je suis restée la seule survivante des "plus de cinquante ans". Le four crématoire brûlait nuit et jour avec d'énormes et sinistres flammes rouges, dégageant une écœurante et pestilentielle odeur de chair brûlée dont nous étions imprégnées. Environ six cents d'entre nous mourraient maintenant chaque jour.

11

Les deux versions orthographiques Flaum et Pflaum sont effectivement utilisées comme telles dans le texte témoignage de Tiphaine Mac Donald Lucas.

Pour les trois cents restantes de notre convoi des 27.000, cette horrible période se termina un merveilleux jour de Pâques. La veille, nous reçûmes une retentissante nouvelle: nous, les femmes françaises, devions être rassemblées pour un échange probable et un rapatriement. Aucun jour de Pâques n'aurait pu apporter un aussi magnifique cadeau pour nous, malheureuses femmes, qui avions tant souffert pour notre pays. Le miracle se produisit finalement un peu plus tard quand un convoi de fourgonnettes blanches, arborant bravement le drapeau de la Croix-Rouge internationale de Genève, vint nous libérer de cet enfer et nous ramener vers ce bonheur pour lequel nous n'osions plus espérer : la France ! Sur mes 980 compagnes provenant de la prison de Compiègne, 700 restèrent à Ravensbrück - mortes pour la France.

Note sur le traitement des femmes enceintes.

Jusqu'à Noël 1943, il n'était permis à aucun enfant de naître vivant à Ravensbrück. Soit un médicament spécial était injecté au septième mois de grossesse, ce qui provoquait un avortement, soit, si les neuf mois de grossesse étaient atteints sans fausse couche, la mère était étroitement ligotée autour des jambes et des cuisses pour empêcher l'accouchement. L'enfant mourait donc d'asphyxie et sa maman ensuite d'empoisonnement par le sang. Après janvier 1944, les nazis cessèrent d'empêcher les naissances, mais les femmes étaient si faibles que les bébés naissaient prématurément et mourraient en quelques jours.

Note sur le traitement des enfants juifs et gitans.

Lorsque Lady Tiphaine Mac Donald Lucas était à Ravensbrück, les enfants juifs ou gitans âgés de huit à douze ans étaient systématiquement regroupés. Elle entendit leurs hurlements provenant de l'hôpital où on les amputait, sans anesthésie, de leurs organes génitaux.

Ce témoignage a été publié après-guerre en langue anglaise par Richard MADLEY, LTD., 54 Grafton way, W. 1.

Traduit par Gérard et Maëlle de Boisboissel, juin 2019



Claudine Mazéas :

***Une Bretonne dans la
tourmente***

Mériadec de Goüyon-Matignon



J'avais été élu président d'une association culturelle, Ker Vreiz, qui disposait d'un local, au 43 de la rue Saint-Placide à Paris. Je succédais à Pierre Laurent, polytechnicien, ingénieur en chef à Électricité de France, démissionnaire. J'ai commencé à apprendre un peu de breton, des expressions courantes, avec la secrétaire de cette association, Claudine Mazéas, dont la langue maternelle était le judéo alsacien et la langue paternelle le breton léonard.

Claudine était née à Guingamp, le 28 septembre 1926¹². Elle y est morte le 28 janvier 2018. Elle était pupille de la nation, petite-fille de Berthe et Nephtali Weill qui avaient, comme beaucoup, quitté l'Alsace en 1870. Nephtali, magnifiquement cité par Pétain, fut tué au tout début de la guerre en 1914. Le couple avait eu un garçon, marié à une Bretonne et une fille, Denise, mère de Claudine après avoir épousé Goulven Mazéas, natif de Lannilis, ancien combattant courageux qui avait reçu une longue citation de Mangin. Après la guerre, devenu, comme beaucoup, pacifiste et européen, Goulven milita au sein du Parti Autonomiste Breton et en porta le premier les couleurs lors d'une élection législative à Guingamp. Ce fut un échec électoral et financier pour le parti, ce qui précipita la scission entre nationalistes et fédéralistes. Il soutint cette dernière tendance, et intégra la Ligue fédéraliste de Bretagne à sa création en 1931¹³, aux côtés de Maurice Duhamel et de Morvan Marchal, le créateur du Gwenn ha Du, le drapeau breton.

Quelques mois après la nomination d'Adolf Hitler comme chancelier du Reich, Goulven écrivait : « À l'heure où les démocraties croulent, expiant ainsi la faute de n'avoir été démocraties que de nom, quand l'Occident, dans une marche rétrograde, s'engage les yeux bandés dans la voie des nationaux-socialismes, ultimes remparts de l'internationale capitaliste, quand par le monde le summum de la civilisation se juge à l'appareil guerrier dont croit devoir se glorifier chaque pays, au raffinement et au grandiose appareil que revêtent les meurtres collectifs organisés et avant que les peuples ne soient enlisés dans la glu paralysante des fascismes, il convient aux éléments encore sains composant l'humanité simplement civilisée, c'est-à-dire dépouillée des bas instincts de l'homme animal, d'opposer aux nationaux-socialistes étroits, égoïstes et barbares, à leur autoritarisme absolu et outrancier, un programme de liberté, de justice et d'humanité, social et international. »

¹² Cinquante jours après moi au Pellerin.

¹³ *Wikipedia*. Cadiou, 2013, p. 284.

Goulven s'était spécialisé dans la sélection et la vente de semences de pommes de terre, créant la Saint-Yves et la Keltia dont raffolait le roi du Maroc¹⁴. Tout devint très compliqué pour lui en 1940, après la défaite. Marié à une Juive sous le régime de la communauté, son entreprise fut rapidement mise sous tutelle au début de l'occupation. La jeune Claudine qui s'intéresse à la matière bretonne se souvient d'avoir été étonnée « de la facilité avec laquelle mon père m'a laissé partir à un camp des bagadoù stourm, en 1943 dans les monts d'Arrée. Il ne goûtait guère, pourtant, les idées de Yann Goulet, alors me voir rejoindre les jeunesses du PNB, c'était étonnant ! Lui qui m'interdisait pas mal de choses, me permettait également de participer aux activités de l'Institut celtique de Roparz Hemon, à Rennes où j'étais lycéenne. Il devait se dire que c'était bien que nous fréquentions ces organisations, que cela pouvait nous protéger. Cela étant, à l'époque, nous ne savions rien des camps de concentration. Ce n'était pas dévoilé. Personne ne pouvait s'imaginer ce qui se passait là-bas. Mon père pressentait à juste titre qu'il y avait du danger. »¹⁵

Comme l'explique Nétanel Hazo¹⁶ : « D'après Le décret Lösener promulgué après les lois de Nuremberg, est Juif toute personne ayant deux grands-parents Juifs. Ce qui signifie dans les faits qu'une personne ayant un "quart de sang juif" était considéré comme Juif, comme race inférieure et ce faisant, ils furent déportés comme les autres vers les camps de la mort. »

De fait, Goulven sentait bien le drame arriver. Ni Claudine ni son frère Daniel ne portaient l'étoile jaune, seules son épouse, Denise et sa belle-mère Berthe se soumettaient aux nouvelles lois.

Netanel Hazo précise : « Pour en revenir à l'article [de Erwan Chartier-Le Floch], la raison pour laquelle madame Mazéas [Claudine] et son frère ne portaient pas l'étoile jaune me semble être une décision familiale (dans ma propre famille ce fut le cas), à savoir se fondre dans la population sans se faire remarquer, le risque était grand, mais dans les deux cas la mort était au rendez-vous. »

Goulven se rassura en faisant baptiser ses enfants par mon cousin à la mode de Bretagne, l'abbé Louis Le Floch, écrivain breton connu sous le nom de Maodez Glandour. Ce prêtre joua un rôle important dans l'apprentissage de la langue bretonne par Claudine. Il donnait aussi des cours d'histoire de Bretagne à Guingamp et, pour que Denise Mazéas puisse y assister, avait accepté d'en décaler l'horaire à une heure où les Juifs avaient le droit de sortir. « Quand je pense, disait Claudine, qu'on l'a récemment traité de collabo ! D'une manière générale, je dois dire que les gens du mouvement breton ont été très chics avec nous à cette époque. Je n'ai jamais entendu la moindre remarque antisémite en tout cas. »¹⁷

¹⁴ Lire le livre d'YVES MERVIN, *Arthur et David, Bretons et Juifs sous l'occupation*, Yoran Embanner, Fouesnant, 2011, p. 14 & seq.

¹⁵ Publié le 23 février 2009, par ERWAN CHARTIER-LE FLOCH in *Mouvement breton*.

¹⁶ Président de l'Association Bretagne-Israël.

¹⁷ *Ibid.*

En 1942, les Mazéas se cachèrent dans la région d'Amanlis (Ille-et-Vilaine), chez Arsène Gefflot¹⁸, membre de la Ligue fédéraliste de Bretagne. Plus tard, le 22 décembre 1943, Daniel fut arrêté par la Gestapo avec sa mère Denise et sa grand-mère, Berthe Weill, âgée de 74 ans, pourtant veuve d'officier français mort au service de la France, décoré de la Légion d'honneur. Claudine, dans la rue aperçut leur voiture, ne compris pas les gestes de son frère et les suivit en courant jusqu'à la prison de Guingamp où elle fut cueillie et d'où ils furent envoyés à Drancy. Claudine eut la chance, dans l'autobus entre Montparnasse et le camp, de s'asseoir à côté de celle qui deviendra une amie, Jacqueline Braumsel, née le même jour qu'elle. Mais celle-ci dut bientôt prendre un convoi pour Birkenau¹⁹, tout comme un jeune musicien qui venait de lui apprendre le Chant des Marais²⁰.

Le camp de transit, tenu par les gendarmes français pendant environ un an (certains détenus n'y ont vu aucun Allemand), était plus rigoureux que celui de Westerbork²¹ tenu par le Sicherheitsdienst²². À Drancy, les prisonniers n'avaient même pas le droit de prendre contact avec leur famille ni, au début, de recevoir des colis de nourriture ou de vêtements. « C'était un vrai camp de concentration, déclara Claudine, c'était affreux. On entendait souvent des cris, ceux des gens qui montaient dans les convois ou ceux des gens qu'on supprimait. Je me souviens aussi de la visite de hauts dirigeants SS. »²³ Au cours des corvées de 'pluches' on mettait deux gendarmes pour empêcher les internés de manger tous les légumes crus. Nous avons eu tout de suite la nette conviction, dit Didier Epelbaum, que nous étions l'objet d'une tentative de meurtre collectif et prémédité.²⁴ Les gendarmes furent humains ou sadiques, au gré de leurs chefs. Marcelin Vieux et ses adjoints furent violents et cruels. Certains gendarmes se firent une petite fortune en rançonnant les détenus, demandant jusqu'à 300 francs pour porter une lettre... Le capitaine Vieux a tenté de justifier son comportement odieux : J'ai obéi aux ordres, j'ai fait respecter le règlement.²⁵ Un seul gendarme fut reconnu comme Juste²⁶. Les Mazeas eurent cependant la visite de la secrétaire de Maodez Glandour. Claudine déclara par la suite : « Je me souviens d'un Allemand très gentil, qui pleurait en disant que la guerre était un grand malheur. Comme quoi, c'est compliqué. Dans l'ensemble, nous avons surtout eu affaire à des policiers français plus qu'aux Allemands. Les Français étaient les pires. Ce sont eux qui faisaient le travail des nazis »

Goulven avait dit : « Dussé-je aller trouver le diable, je les sortirai de là ! » Il s'adressa d'abord à des amis : Yann Fouéré qui fit des démarches auprès des

¹⁸ Le père de Yann-Morvan Gefflot, co-fondateur en 1968 du Comité révolutionnaire breton (CRB), le journal *Bretagne Révolutionnaire*, puis du *Strollad komunour Breizh* (Parti communiste breton) créé avec Jean-Pierre Vigier (Physicien, ancien assistant de Louis de Broglie au CNRS et ancien membre du Comité central du Parti communiste français).

¹⁹ Auschwitz II.

²⁰ Adaptation du *Moorsoldaten Lied*, l'hymne des déportés.

²¹ Aux Pays-Bas, Drenthe, près de Midden-Drenthe. 100 000 Juifs et Roms y passèrent, dont Anne Franck et Etty Hilesun. Certains rares détenus pouvaient communiquer avec l'extérieur.

²² « *Der Sicherheitsdienst des Reichsführers SS* », abrégé en SD, service de renseignements de la SS.

²³ ERWAN CHARTIER-LE FLOCH, *Mouvement breton*.

²⁴ MAURICE RAJSFUS, *Drancy, un camp de concentration très ordinaire*, p. 46.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ « Juste parmi les nations » (en hébreu : חסיד אומות העולם, Hasid Ummot Ha-'Olam).

autorités allemande et française et Yves Delaporte qui tenta sans succès d'avoir un rendez-vous à la Gestapo et prit probablement contact avec Christian-Hermann Bickler²⁷.

Probablement Goulven et Raymond Delaporte purent rencontrer Bickler. D'après les souvenirs de Claudine, son père aurait vu un Allemand qui lui aurait demandé : « Pourquoi as-tu épousé une Juive ? » et il aurait répondu : « J'ai épousé une femme que j'aimais. »²⁸ Et, parlant d'Hermann Bickler : « Il nous a sauvés, parce qu'il avait été ami de mon père dans les années 1930. Ils étaient alors tous les deux fédéralistes européens. Nous avons eu une chance incroyable, car presque personne n'a échappé de Drancy, même pas des gens riches comme les Rothschild. Nous avons eu beaucoup de chance, car nous avons été désignés pour le convoi du 10 février pour Auschwitz. À quelques jours près, nous aurions été déportés et probablement assassinés. »²⁹

En effet, deux jours avant le 10 février 1944, où un convoi était prévu avec eux, Claudine put, avec sa mère, sa grand-mère et son frère Daniel, être expulsée de Drancy par un officier SS venu de Paris, probablement Bickler, qui, en les poussant brutalement dans le dos, disait : « C'est pas possible que ç't'homme-là ait des enfants juifs ! » et « Ne revenez jamais, vous partiriez tout de suite. »³⁰ Claudine me disait que sa grand-mère ne voulait pas partir ayant retrouvé une copine qui parlait judéoalsacien. Ils ont en fait bénéficié, pour des raisons inconnues, de la relaxe de certains juifs étrangers : roumains, turcs, portugais.³¹

Erwan Chartier-Le Floch écrit³² : La famille est ensuite rejointe par Goulven Mazéas et cachée en région parisienne. Les troupes alliées approchent de la capitale durant l'été 1944. Mais, un jour que Daniel Mazéas est parti au ravitaillement, il est reconnu par un mouchard qui l'avait vu à la prison de Saint-Brieuc. Dénoncé, Daniel Mazéas est envoyé à la prison des Tourelles et fouillé, revolver sur la nuque. La famille va subir de nouvelles avanies. Dans un témoignage du 23 mars 1947 à la justice française, la mère de Claudine raconte les faits : « Ensuite, venus perquisitionner à notre domicile, nous avons été de nouveau arrêtés, y compris mon mari. C'était le service français de la Gestapo, ramassis de miliciens de PPF [Parti populaire français] et autres. Au moment de mon arrestation, on nous avait téléphoné. Comme ma fille se refusait à dire le nom de la personne [qui nous avait permis de sortir du camp], le chef nous a dit : « Nous savons très bien que c'est Yves Delaporte, si nous tenions ce salaud-là ! » Puis, quelques minutes après : « Nous allons de ce pas l'arrêter, les frères Delaporte sont des gaullistes et leur PNB est anglais ». Claudine Mazéas se souvient, quant à elle, que « Heureusement Papa avait tout son argent sur

²⁷ Alsacien, protestant mennonite, ancien fédéraliste européen devenu ultranationaliste, il fut, en 1942 à Paris, chef du bureau VI (AMT VI - espionnage) du *Sicherheitsdienst* (SD), le service de renseignement des SS.

²⁸ Confidences de Claudine.

²⁹ ERWAN CHARTIER-LE FLOCH, *Mouvement breton*.

³⁰ Confidences de Claudine.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

lui. En fait, les miliciens l'ont rançonné, puis nous ont relâchés. La Libération approchait, les miliciens devaient déjà songer à fuir... »

Les enfants se cachent ensuite chez les frères Delaporte jusqu'à la Libération, où dès le début Goulven est de nouveau arrêté, encore par des Français, cette fois comme autonomiste breton. Claudine me disait que dans la rue, entre deux gendarmes, il s'est assis par terre en disant : « J'en ai marre, faites ce que vous voulez ! »

Les poursuites tourneront court. Goulven va devenir délégué de l'Union européenne des fédéralistes au congrès de l'Europe à La Haye en 1948 et président du syndicat des négociants de Bretagne. Il meurt après avoir souffert de la maladie d'Alzheimer. Claudine s'engagea activement dans la promotion de la culture bretonne. Appuyée par deux anciens résistants, Pierre-Roland Giot et René-Yves Creston, elle réalisa une série de collectes sur la tradition populaire de l'île de Batz, du Trégor, de la haute Cornouaille qui demeurent des références.³³

La famille Mazéas s'étant installée à Guingamp entre-temps, Claudine Mazéas découvre la richesse musicale du Centre-Bretagne tout proche. Sa rencontre avec Étienne Rivoallan et Georges Cadoudal est déterminante. Ils lui serviront d'intermédiaire avec les chanteurs de Haute-Cornouaille.

À la fin des années 1950, le laboratoire d'anthropologie de l'Université de Rennes décide d'intégrer une équipe de recherche en ethnologie musicale et propose à Claudine Mazéas de collaborer avec le centre de recherche. Elle se retrouve chargée de la collecte et de la retranscription des airs.

À l'époque, les magnétophones sont encore rares, coûteux et volumineux. Elle se familiarise avec le matériel d'enregistrement et observe la manière de questionner les chanteurs dans les camps Ar Falz. 1957 est l'année de sa première séance de collectage.

Quand elle commence ce travail de collectage, à la fin des années 1950 donc, peu de personnes s'y intéressaient. Seuls Donatien Laurent³⁴, Polig Monjarret, Albert Trévidic, René Hénaff et quelques autres s'y adonnaient alors.

La liste des grands chanteurs rencontrés par Claudine Mazéas, est très longue : Mme Bertrand, Jean Poder et Jean-Marie Youdec, les familles Dirou et Morvan, Denis Le Guen, Mme Juguet, Mme Garlan...

Parallèlement au travail de terrain, elle a participé à l'élaboration de disques sur la Bretagne : avec la maison Ducretet-Thomson, avec Ricordi puis Arion.³⁵

³³ *Ibid.*

³⁴ Fils de l'ancien président de Ker Vreiz

³⁵ La qualité était, il faut bien le dire, très supérieure à ce que l'on avait alors connu avec la méritante maison Mouez Breiz.

Beaucoup de chanteurs ont bénéficié de ses conseils, comme Yann-Fañch Kemener, Anne Auffret, Denez Prigent...³⁶ Elle a donné tous ses documents à l'association *Dastum*.³⁷

Grâce à Claudine, nous avons organisé à Ker Vreiz un récital de harpe avec Alain Cochevelou (futur Alan Stivell), et une remarquable conférence sur la musique bretonne par l'abbé Derrian, alors en charge de la manécanterie de Sainte Anne d'Auray. Stivell vint chez elle à Guingamp et elle lui fit écouter la cantate³⁸ de Jef Le Penven qui l'a probablement marqué. Elle fit, je crois, avec Étienne Rivoalan, le premier concert pour orgue et bombarde à la basilique de Guingamp.

Après la mort de ses parents, Claudine quitta la grande maison de Guingamp avec son bassin où les poissons rouges obéissaient à la voix de son père. Elle habitait une petite villa à Pabu, près de Guingamp et j'allais la voir tous les ans. Elle y avait le piano de sa mère et jouait parfois le Chant des Marais et parfois l'hymne d'Israël.³⁹ En 1996, pour fêter avec retard ses soixante-dix ans, elle organisa le jour de la fête de Hanoukka⁴⁰ un dîner à Pleslin-Trigavou, dans le café-restaurant d'une de ses parentes. J'y ai retrouvé Georges Cadoudal, Yann Fañch Kemener, Albert Poulain, Donatien Laurent, deux membres de sa famille et quelques autres dont je suis furieux d'avoir oublié le nom. Le chandelier de sa mère était sur une grande table et quand, après le *kig ha farz*⁴¹, les chanteurs se sont mis à faire une session les convives des autres tables, admiratifs, avaient bien du mal à finir leur repas. Trois ans avant d'être obligée d'aller à Ty nevez⁴², elle me disait qu'elle avait cette terrible maladie qui avait détruit son père. Je suis allé la voir là-bas. Elle avait une petite chambre avec juste la place d'un lit, une table et un fauteuil et le portrait de sa mère sur le mur. Je lui ai téléphoné régulièrement, jusqu'au moment où elle ne m'a plus reconnu.

Quelques mois avant qu'elle parte pour Tír na nÓg⁴³, je suis retourné à Ty nevez. Elle était sur un fauteuil roulant, la tête en arrière, les yeux fermés et sans réaction, au milieu d'autres malades au regard éteint. Je lui ai dit bonjour en judéoalsacien, en français, en breton, je lui ai chanté un *olole*⁴⁴, mais elle ne bougeait toujours pas. Ce n'est qu'après le Chant des Marais, qu'elle se tourna vers moi et me dit : « Oh ! C'est loin tout ça. » Et un peu plus tard : « Merci. »

Mais c'est elle que je remercie pour tout ce qu'elle m'a appris sur la langue et la musique bretonne, et aussi pour m'avoir fait prendre conscience de ce qu'avait été la

³⁶ Blog de Dastum. http://www.dastum.org/panorama/histoire/collecte/detail_magnetophone_d1.htm

³⁷ *Dastum* (ramasser, rassembler, recueillir en breton) a été créée en 1972 par un groupe de sonneurs. Wikipédia.

³⁸ *Kanadenn penn ar bed* (Cantate du bout du monde)

³⁹ Hatikvah (L'Espoir, התקווה ou התקווה en hébreu). Wikipédia.

⁴⁰ Hanoucca (hébreu חג ההנוכה Hag HaHanoukka, « Fête de l'Édification » ou « de l'Encénie ») est une fête juive appelée parfois fête des Lumières. Elle a lieu aux environs de Noël.

⁴¹ Spécialité régionale paysanne originaire du Léon.

⁴² Annexe de l'hôpital de Guingamp pour les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer ou des troubles assimilés.

⁴³ La terre de l'éternelle jeunesse, en irlandais.

⁴⁴ Chant des pâtres bretons se répondant d'un champ à l'autre.

Shoah en me présentant sa compagne de Drancy, revenue de Birkenau, qui me confia quelques souvenirs et me confirma, comme le Vladek de Maus⁴⁵ : Vous avez entendu parler de gaz, mais ce ne sont pas de rumeurs dont je parle, c'est seulement ce que j'ai réellement vu, j'ai été témoin oculaire ! La vue sur le bras nu de cette belle jeune femme d'un numéro interminable la transformant en objet et surtout ses confidences m'ont rendu malade. Jacqueline Braumsel, devenue Madame Tailly, retournée chez elle en Provence, s'en souvenait encore cinquante ans plus tard alors que je lui souhaitais son anniversaire depuis Pabu.

En 2006, à Plœmeur, en présence du président de la région administrative, M. Le Drian, Claudine Mazéas a reçu le collier de l'Ordre de l'Hermine⁴⁶ qu'elle portait avec son étoile de David.

Mériadec de Gouyon.

⁴⁵ “*You heard about the gas, but I’m telling not rumors, but only what really I saw. For this I was an eyewitness.*” ART SPIEGELMAN, *The complete MAUS*, Penguin Books, London, 2003, p. 229.

⁴⁶ L'Ordre de l'Hermine est un ordre de chevalerie fondé en 1381 par Jean IV, duc de Bretagne. Une décoration homonyme de l'Ordre de l'Hermine a été créée en 1972 à l'initiative de René Pleven, président du CELIB. L'ordre est hébergé par Skol Uhel ar Vro (l'Institut culturel de Bretagne), à Ti ar Vro, Vannes.



Xavier Grall :

Quand le poète devint barde

Jakez de Poulpiquet

L'évolution du sentiment breton chez Xavier Grall se traduit dans son oeuvre par un net tournant dans les années 1965-1966 à la suite de rencontres décisives avec trois compatriotes bretons dont Glenmor. Partant d'une vision passéiste de la Bretagne dans les trente premières années de sa vie Xavier Grall va se faire barde pendant les quinze dernières années de sa vie au service d'une Bretagne à construire. « Grall a toujours aimé son pays, mais son idée de la Bretagne a évolué, sa bretonnité n'est pas la même en 1948 et vingt ans après »⁴⁷

Une vision passéiste de la Bretagne (1930-1965)

Jusqu'à ce qu'il parte à l'âge de seize ans au Collège de Saint-Malo la Bretagne que connaît Xavier Grall depuis son enfance se limite en fait à son Léon natal. Et c'est seulement pendant les deux étés de 1949 et 1950 qu'il va découvrir à vélo avec ses amis du Collège de St-Malo (dont Henri Boulard) la Cornouaille voisine des bords de l'Odet à Camaret en passant par la pointe du Raz. Dans une lettre écrite peu après à son ami Henri Boulard qui part en Italie il décrit ainsi sa Bretagne (extrait de lettre publié dans la biographie que lui a consacré Yves Loisel)⁴⁸ :

« Vive Rome, mais vive ma Bretagne aussi. O ma pieuse patrie, O mon pays caressé par les mers, agrippé aux flancs des sanctuaires, accroché au pied des calvaires »

Mais il fait déjà de la Bretagne le commencement de l'Europe ainsi qu'il apparaît dans son *Poème à la Bretagne* qu'il envoie à la même époque à son ami Henri Boulard :

« Dors ô ma Bretagne, ô Beauté et Pureté, Figure de proue ciselée sur le vaisseau Europe ».

A la veille de partir à la rentrée 1950 pour suivre à Paris les cours du Centre de Formation des Journalistes, il se rêve déjà en **petit barde** (mais à la façon de Théodore Botrel) dans une lettre à son ami Henri Boulard datée du 8 Août 1950 :

⁴⁷ page 84 de la biographie de XG par Mikaela Kerdraon, Editions An Here, 2000

⁴⁸ page 59 de la biographie de XG par Yves Loisel, Editions Jean Piccolec, 1989

« Ce sera en vrai breton que j'irais là-bas. Je fais des économies pour acheter une bombarde ... Je serais un **petit barde**, j'essaierai de chanter notre patrie, ses calvaires, ses landes, ses morts, son austérité, sa foi, sa beauté pure et simple » ⁴⁹

Mais dans une autre lettre à son ami Boulard datée du 20 Octobre 1950 il a cette phrase prémonitoire en parlant de sa Bretagne :

« Un jour peut-être il me sera donné de chanter le poème de la terre et celui de la graine qui y germe et qui y vit »

En 1965 peu avant sa rencontre déterminante avec Alain Guel et Glenmor c'est encore une Bretagne du passé qu'il invoque dans son poème lyrique *Le Rituel breton*⁵⁰ :

« C'est ton passé que je cherche
C'est ton naguère que je quête

...

Je ne suis pas de mon temps
Je ne suis pas d'ici

...

et je veux les bourgs et les pommiers
au temps de l'usine et des passages cloutés »

Et il y repare de l'affection qu'il éprouve pour les peuples d'Afrique du Nord :

« A mes berbères je lègue
les oiseaux des Glénans
et le sourire de Concarneau »

La découverte de l'Afrique du Nord et l'effondrement du mythe français

Il élargit sa vision du monde en partant faire son service militaire au Maroc du 23 Mai 1953 au 24 Septembre 1954 :

« Je suis né une deuxième fois au Maroc, j'y ai découvert la splendeur du monde, l'inachèvement du monde » écrira-t'il dix ans plus tard dans son deuxième roman « *Cantique à Mélilla* »⁵¹

Sa deuxième expérience de l'Afrique du Nord il la vivra cette fois-ci douloureusement en Algérie où il est rappelé de Mai à Octobre 1956 et où témoin d'actes de tortures il fut terriblement déçu par sa patrie française :

⁴⁹ page 92 de la biographie de XG par Mikaela Kerdraon, Editions An Here, 2000

⁵⁰Le Rituel breton, Editions du Ponant, 1965

⁵¹ Page 127 *Cantique à Mélilla* , Editions Calmann-Levy, 1964

« La guerre d'Algérie avait tué en moi la haute idée que j'avais de la France. La torture, le spectacle d'un pauvre bougre qu'on trempe dans l'eau croupissante d'un oued, avait atteint en moi un mythe édifiant et mensonger d'une France libératrice »⁵²

Il écrira deux ans plus tard dans un article intitulé *Sale temps*⁵³ :

« Et le remords me tient encore de m'être tu quand un camarade coucha cet homme-là sur la terre pour toujours, d'une rafale dans les reins »

Dans son essai *Keltia Blues*⁵⁴ écrit en 1968 il comparera la lutte des Bretons à celle des Kabyles :

« Tu te décolonises. Tu es Berbère, Kabyle, Breton (...) Du Djebel Amour à la Montagne Noire, que de similitudes. Même tyran : l'Etat français. Même victime : le paysan »

Trois rencontres décisives en 1965-1966

Au début de l'été 1965, Xavier Grall fait la connaissance à Paris par l'intermédiaire de Georges Hourdin (Directeur de la *Vie Catholique Illustrée* où il travaille) de Jean Bothorel qui lui propose de tenir la rubrique *Arts et Lettres* dans un nouveau mensuel régional *Bretagne Magazine*. Dans ce cadre il reçoit à lire le récent livre d'Alain Guel *L'Homme de Pierre* dont l'action se situe en Irlande. Enthousiasmé par ce livre il rencontre son auteur qui militant de la cause bretonne va lui faire découvrir une Bretagne maltraitée par la France.

« Grall était ignorant de son pays (...). Le mérite que nous avons eu Glenmor et moi, c'est de le mettre sur la bonne voie, celle d'une Bretagne à construire »⁵⁵

et lui faire écouter une chanson de Glenmor *Les Nations*. Xavier Grall décide alors de consacrer au chanteur un billet qu'il tient dans la *Vie Catholique* sous le titre de *L'anti-yéyé* :

« C'est un Celte, avec toutes ses ferveurs et ses colères (...) Il s'appelle Glenmor. Un nom de guerre ».

Cet article sera un passeport pour interviewer Glenmor pour *Bretagne Magazine* le 8 Août 1966 à Locquirec près de Morlaix : une longue et fidèle amitié va alors naître entre eux ... Dans son article sur Glenmor il écrit :

⁵² Le Cheval Couché, Editions Hachette, 1977

⁵³ Les vents m'ont dit, Editions Cerf La Vie, 1982

⁵⁴ Keltia Blues, Editions Kelenn, Saint-Brieuc, 1971

⁵⁵ Cité page 12 dans *Kan ha Diskan* de Mikaela Kerdraon, Editions Coop Breizh, 2007

« Ces gens-là prétendaient que la Bretagne ça n'était plus rien. Rien du tout. J'avais tout de croire que mon pays n'avait plus d'expression propre, plus de poètes, plus de bardes. Le Barde des Celtes qui ne veulent pas crever, je l'ai trouvé. C'est Glenmor » ⁵⁶.

Xavier Grall évoque en ces termes sa rencontre avec Alain Guel et Glenmor :

« J'étais devant la porte et deux êtres m'ordonnèrent de rentrer dans la maison et de la défendre. Et de la refaire. C'est Alain Guel. C'est Glenmor. Hommage à eux. Les guetteurs. Les réveilleurs. »

De fait sa vision de la Bretagne change et il fera en Novembre 1967 sa profession de foi bretonne dans son poème *Nous te ferons Bretagne* ⁵⁷ :

« Nous te ferons patrie Avec des mots plus forts Que les résines du Québec
Nous te ferons nation Avec des mots plus âpres Que le cri des Kabyles crucifiés »

Un mois après il fustige le régionalisme et reprend pour la Bretagne les mêmes termes de patrie et nation lors de sa conférence ⁵⁸ devant les étudiants brestois le 6 Décembre 1967 sur le thème « Culture et Avenir de la Bretagne » :

« Il y a une peste qui règne sur ce que l'on appelle en haut-lieu « la province », cette peste c'est le régionalisme. Le régionalisme c'est l'anti-culture (...) Considérer la Bretagne comme une nation et non plus selon la conception pompidolienne comme une région (...). La région est une entité technocratique. (...). La région c'est ce qui reste quand la nation est morte (...). Mais à partir du moment où l'on a l'audace de considérer la Bretagne comme une patrie et comme une nation. Tout est possible. Et alors là, nous nous sentons en accord avec tous les peuples niés de la terre. »

Un nouveau barde est né au service de son peuple :

« De voir vraiment, les yeux dans les yeux, mon peuple. Et de l'entendre parler cette langue que la France voulait étrangère – et qui était la mienne, avec sa musique tour à tour tendre et sauvage, aimante, guerrière. »⁵⁹

Quand le poète devint barde (1966 – 1981)

Xavier Grall a l'occasion dans plusieurs textes ou articles parus entre 1966 et 1969 de donner sa vision du barde :

⁵⁶ Bretagne Magazine no 11

⁵⁷ Revue *Ar Vro* Novembre 1967

⁵⁸ Conférence publiée en 2 parties dans *Ar studier – L'étudiant breton* nos 9 (Nov/Déc 1967) et 10 (Janv/Fév 1968)

⁵⁹ « Qu'est-ce que le Bretagne ?, texte de Xavier Grall publié de manière posthume dans le *Canard de Nantes à Brest*, no 126, 18/12/1981

« Dans la tradition des Celtes, le barde est à la fois le magicien et le poète, le prophète des royaumes promis et le dénonciateur des injustices présentes »⁶⁰

Son modèle est incontestablement son ami Glenmor :

« Glenmor est l'un des plus beaux poètes de Bretagne. Plus qu'un poète, un barde, c'est-à-dire l'un de ces chanteurs des grands chemins et des grands vents qui disent les joies et les misères du temps, glorificateur des persécutés, contempteur des salauds. Un barde c'est un témoin lyrique. »⁶¹

« Barde, le mot est lâché. Dans la tradition celtique, le barde est à la fois poète et chroniqueur. Il tisse son œuvre dans le fil de l'évènement. (...). Le barde surgit du peuple et se donne au peuple »⁶²

« Le barde ne dit jamais que les heurs et malheurs du temps dans lequel il vit. Il est à la fois journaliste et poète »⁶³

Journaliste et poète, Xavier Grall l'est depuis toujours, il va donc s'efforcer de devenir à son tour barde en se mettant lui-même en scène comme barde de manière imaginaire et idéalisée dans ses deux romans « *Barde imaginé* »⁶⁴ et « *La Fête de nuit* »⁶⁵ et en se mettant concrètement au service de son peuple par ses écrits journalistiques et son engagement politique.

Quand Xavier Grall devient le barde Arzel dans « La Fête de nuit »

Un texte inédit « *Le barde du manoir de Saint-Péran* »⁶⁶ écrit par Xavier Grall entre 1966 et 1969 dans lequel il décrit le manoir de son ami Glenmor semble déjà préfigurer les manoirs en ruine qui jouent un rôle important dans ses deux romans « *Barde imaginé* » et « *La Fête de Nuit* » :

« En haut surgit derrière un rideau de palmiers à moitié pourris une haute batisse qui semble à l'abandon. C'est là que demeure le Barde » (NDLR : Barde avec un grand B)

« *La Fête de nuit* » publiée en 1972 qui anticipe le retour de Xavier Grall en Bretagne (1973 : installation définitive à Bossulan près de Pont-Aven) est une sorte de quête arthurienne dans laquelle on reconnaît sans peine Xavier Grall et son ami Glenmor dans les deux principaux héros : les deux bardes Arzel et Glen. Le barde Arzel est le nouveau chevalier Arthur (Arzel et Arzur ont la même origine étymologique en breton) qui quitte Paris pour participer à la re-crédation de son

⁶⁰ Un barde dans la ville, Glenmor, *Le Cri du Monde*, No 8 8/07/67

⁶¹ « Ballades pour la liberté » parur dans *Témoignage Chrétien*, no 1169, 1/12/1966

⁶² Un barde breton d'aujourd'hui : Glenmor, *La Vie catholique illustrée*, No 1232, 19/03/1969

⁶³ Glenmor, le barde de notre combat, texte de Xavier Grall signé Erwan Mescoat dans *Avenir de la Bretagne*, no 44, 10/07/1969

⁶⁴ Editions Kelenn, 1968

⁶⁵ Editions Kelenn 1972

⁶⁶ Publié page 59 dans « Kan ha Diskan » de Mikaela Kerdraon, Editions Coop Breizh, 2007

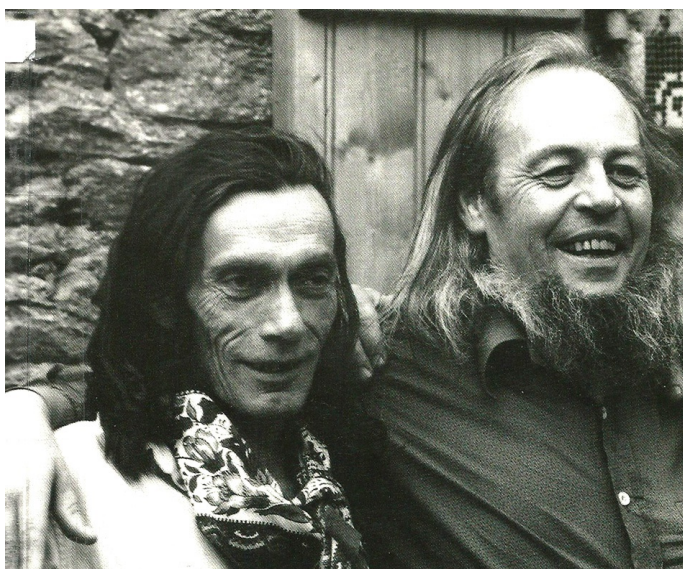
pays : il va finalement délivrer la Bretagne de son oppresseur (l'Etat français) en assassinant à Quimper son représentant, le préfet ...

Arzel (Xavier Grall) est un être fragile en proie au doute qui s'appuie sur Glen(mor) l'homme des certitudes :

« Lui, Glen, était là magnétisant les êtres et les objets (...). Glen ne doutait pas de lui, de son talent, de ses amis » ... (Arzel) s'était récupéré lui même par la médiation de Glen »

Mais tandis qu'une partie d'Arzel admire éperdument Glen, l'autre partie d'Arzel a besoin de se libérer de son emprise pour mener seul en tant que chevalier sa quête arthurienne (la libération de la Bretagne) :

« Arzel avait été séduit. Glen lui était apparu comme le poète qu'il appelait depuis longtemps (...). Il exerçait une fascination alternativement angélique et démoniaque (...). Arzel l'aimait. Il lui faudrait un jour se débarrasser de ce joug »



« Deux gueules tout en bosses et en creux, des gueules pour la pierre et le vent ... »

(Portrait d'Arzel et Glen, les deux bardes de La Fête de nuit, Editions Kelenn, 1972)

Son engagement politique

Dès 1969 Xavier Grall est la voix des détenus politiques du FLB en s'engageant dans Skoazell Vreizh (organisme d'aide aux détenus et à leurs familles) aux côtés du Docteur Le Scouëzec et de l'avocat Maître Choucq. Il s'active aussi autour du procès FLB en 1972 (date de publication de *La Fête de Nuit*). Il approuve ainsi en ces termes l'attentat du FLB contre l'émetteur de Roc'h Trédudon ⁶⁷ :

« Cette antenne (...) plantée en plein cœur du pays bretonnant était le symbole même de l'assujettissement de la Bretagne à une culture agressive (...) Aujourd'hui avec ses écrans sans images, c'est Paris qui a l'oeil crevé »

⁶⁷ Page 336 de la biographie de XG de Mikaela Kerdraon, Editions An Here, 200

Mais il va surtout vivre son engagement politique par sa plume de journaliste en écrivant dans plusieurs revues bretonnes souvent de tendance autonomiste :

- *Bretagne Magazine* créé par Jean Bothorel en 1965
- *Ar Vro* : la revue de Fant Rozeg (Meavenn) dans laquelle est publiée en Décembre 1966 la première partie de *Barde Imaginé*
- *L'Avenir de la Bretagne* de Yann Fouéré dès 1968
- *La Nation Bretonne* (Janvier 1969 – Mars 1971) créée par les 3 G (Glenmor, Grall et Guel) et dont le but est de « réveiller la conscience bretonne ». Glenmor y délivre son message politique tandis que Xavier Grall tient la page culturelle : son premier article sera ainsi consacré à Jack Kerouac.
- *Sav Breizh* : Après la brève existence de la précédente revue liée à des problèmes de financement et de manque de journalistes, Xavier Grall écrit pendant 5 ans dans la revue d'Erwan Vallerie qui se veut un « cahier du combat breton »

En Mai 1968 il fonde avec Jean Bothorel le *Front Breton* en vue des législatives mais il se retire avant les élections ...

En Octobre 1972, il est contacté par le parti autonomiste SAV (Strollad ar Vro) pour être candidat à Quimperlé aux législatives de Mars 1973 mais il finit par refuser ...

La seule fois où il est présent sur une liste électorale sera à l'occasion des élections européennes de Juin 1979 (soit 2 ans avant sa mort) où il est sur la liste Régions Europe de Jean-Edern Hallier ...

Quand son ami Glenmor le consacre Barde ...

Xavier Grall avait le profond désir de devenir barde à l'image de son ami Glenmor qu'il admirait tant. Ce dernier a consacré *post-mortem* en tant que barde son ami Xavier dans deux textes ⁶⁸, l'un sous la forme d'un article « *Un chien fou dans les prairies bleues* » ⁶⁹ paru quelques jours après la mort de Xavier Grall :

« Qui dès lors pourrait nous faire accroire que ce Dieu comblé et maître de toutes les béatitudes, selon les dits et écrits du **barde** que nous pleurons manquait à ce point de « bretonnitude » pour rapatrier en si peu de temps (...) Angela Duval et toutes ses mémoires et celui-là qui les chantait si bien : Grall Xavier, Marie »

L'autre texte sous la forme d'un poème publié en 1992 « *Grall : in memoriam* » ⁷⁰:

« (...) Le drame du jour pourquoi tout se dépose
quand la voile bombée ne mène à nul port
de deuil a drapé l'envers et l'endroit des choses
et ce maigre gisant n'est que **barde** qui dort.

⁶⁸ NDLR : C'est nous qui y soulignons le mot **barde**

⁶⁹ Numéro spécial (No 126) du *Canard de Nantes à Brest* du 18 Décembre 1981 consacré à la mort de Xavier Grall

⁷⁰ Poème de Glenmor paru dans *L'Homme du dernier jour*, Editions Artus, 1992

Bibliographie

GRALL, Xavier, 1964. *Cantique à Mélilla*. Editions Calmann-Levy.

GRALL, Xavier, 1965. *Le Rituel breton*. Editions du Ponant.

GRALL, Xavier, 1968. *Barde imaginé*. Editions Kelenn.

GRALL, Xavier, 1971. *Keltia Blues*. Editions Kelenn.

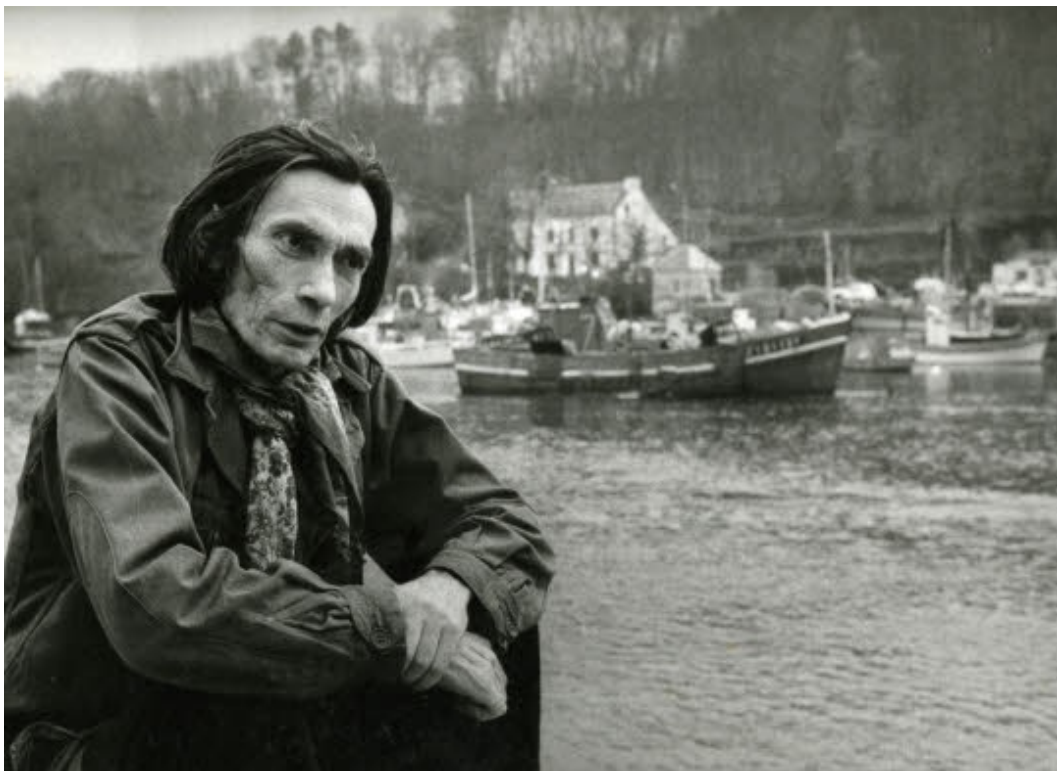
GRALL, Xavier, 1972. *La Fête de Nuit*. Editions Kelenn.

GRALL, Xavier, 1977. *Le Cheval Couché*. Editions Hachette.

LOISEL, Yves, 1989. *Xavier Grall, Biographie*. Editions Jean Picollec.

KERDRAON , Mikaela, 2000. Xavier Grall, *Une sacrée gueule de Breton*. Editions An Here.

KERDRAON , Mikaela, 2007. *Kan an Diskan. Correspondances Grall-Glenmor*. Editions Coop Breizh.

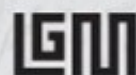


***Xavier Grall sur la cale du petit port de Kerdruc (sur l'Aven)
où selon lui « les soirs sont bleus sur les ardoises »***

L'AUBE
D'UN TEMPS NOUVEAU

BREF TAGNE

Emmanuel Audren de Kerdrel



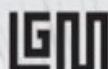
BRETAGNE

L'aube d'un temps
nouveau

Du plus loin qu'il m'en souviennne, nous, Bretons, avons toujours été indépendants, rebelles à la moindre autorité. Xavier Grall écrivait *« que l'on recevra en Bretagne ceux qui sont en règle avec leur âme sans l'être avec la loi... »*. Je crois que l'auteur léonard de langue française exprimait là ce que nous sommes réellement : des êtres humains épris de liberté. Notre péninsule de fougères et de genêts, bordée par l'océan, est la patrie de toutes les libertés. Nous sommes prompts à nous révolter, à vouloir toujours défendre la veuve et l'orphelin, à prendre faits et causes pour les uns et les autres, fussent-ils nos ennemis. Nous sommes sensibles à ce que l'on nomme aujourd'hui développement durable, à ces notions de partage et de coopération, si chères à nos cœurs. Nous, Bretons, sommes prêts à accueillir ceux qui souffrent, ceux qui sont seuls et loin de chez eux. Nous ne supportons pas l'injustice. Nous sommes un peuple ouvert, prêt à accueillir le monde en détresse. À condition que l'on respecte notre histoire, nos traditions, notre territoire et nos langues. Notre manière si particulière d'être au monde.

Emmanuel Audren de Kerdel

Design graphique : Tom Ségur
ISBN : 979-10-95165-07-1
9 €





Marguerite Chabay : Une illustratrice oubliée

Florence de Massol

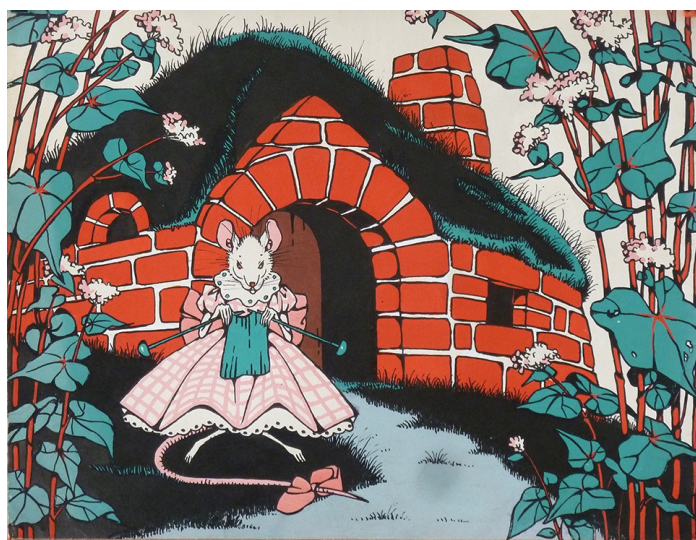
NDLR : Florence a eu un coup de foudre en découvrant l'existence et l'oeuvre de Marguerite Chabay en 2015. Depuis, elle n'a cessé de la faire connaître pour la sortir de l'oubli. Une première exposition consacrée à l'artiste a eu lieu en 2017 au Musée Départemental Breton.

C'est au 49 rue Kéréon à Quimper que naît Marguerite Chabay. Quatrième enfant d'une famille unie et aimante, elle n'aura aucun souvenir de son père qui décède en 1918 des suites de la guerre. L'enfant née est lourdement handicapée. Une arthrogrypose lui soude les articulations. Toutes les articulations. Jambes, bras, mains et jusqu'au bout des doigts, tout est bloqué. Elle a à peine deux mois que commencent les consultations auprès des plus grands spécialistes de Paris à Bordeaux. Ces déplacements synonymes d'opérations, de mois interminables de plâtrage, d'espoir déçu ou de résultats ténus rythment son enfance. Très tôt, Marguerite Chabay prend conscience de la mort et en connaît les angoisses. A 11 ans, un appareillage complexe lui permet de tenir debout mais elle n'en demeure pas moins entièrement dépendante pour tous les actes de la vie quotidienne.



Marguerite Chabay en Juillet 1936

Marguerite baigne dans une ambiance familiale qui la tire vers le haut, elle même décrit une enfance heureuse où son handicap ne se rappelle à elle qu'à l'occasion des opérations et des plâtrages! le reste du temps, elle est une fillette comme les autres! ou du moins a t-elle l'ambitieux désir d'être comme les autres. Marguerite ne peut suivre une scolarité normale, Renée, sa grande soeur chérie va l'instruire. A 6 ans, elle sait parfaitement lire et dévore les classiques de la littérature enfantine. Elle aime les histoires et ce n'est pas Marie Manchec qui va l'en priver! Au contraire! Marie Manchec est employée pour s'occuper à plein temps de Marguerite, elle gère tous les tracasseries de la vie quotidienne de la toilette au repas en passant par l'habillage et autre. Mais surtout Marie Manchec est une formidable conteuse. Et elle en a à raconter après plusieurs années passées au service de l'écrivain et orateur Anatole Le Bras. Contes et légendes ravissent Marguerite et nourrissent son imaginaire. Les histoires, les images dévorées, les contes trouvent en Marguerite un terreau favorable. Marguerite réussit l'exploit de tenir un crayon. Non plus avec la bouche, mais en coinçant son crayon entre le pouce et l'index. Elle dessine, encore et toujours révélant un talent prometteur. Elle relate dans son journal intime ses journées : « ma journée de samedi s'est passée comme d'habitude, c'est à dire que j'ai dessiné du matin jusqu'au soir » ou encore « cette occupation domine toutes les autres et ne m'en dégoûte jamais ». Elle le sait, elle vivra du dessin! La détermination conjuguée au talent évident de l'adolescente trouve un écho favorable dans son entourage qui lui trouve un professeur de dessin. C'est Renée Cocheril. Nous sommes en octobre 1931, Marguerite à 14 ans, Renée Cocheril, a elle, 35ans. C'est le début d'une longue amitié où la complicité intellectuelle, spirituelle et artistique perdurera pendant plus de quarante ans.



Renée Cocheril l'entraîne dans son univers artistique. D'abord, dans sa famille à Fouesnant, où son père est un amateur d'art et où son beau frère n'est autre que le peintre John Recknagel. Puis, à plusieurs reprises, elles séjourneront à Paris parfois combinant les rendez vous médicaux de Marguerite à l'exploration du Louvre et des grandes expositions. L'élève dépasse le maître, Marguerite a 20 ans et la volonté farouche de vivre de son art. Elle a déjà gagné un peu d'argent en réalisant de petites cartes ou des menus pour des banquets quimpérois, elle illustre des almanachs et livre quelques travaux publicitaires dont des projets très aboutis d'affiches pour la

foire expo de 1937, mais rien de suffisamment satisfaisant. A 17 ans, elle a illustré un texte de la Comtesse de Ségur « Blondine, Bonne Biche et Beau Minon » pour les éditions Bloud et Gay. Elle aimerait tant en faire son métier. En 1938, un imprimeur parisien lui donne 24 heures pour proposer une illustration de la vie de St Yves. Défit relevé haut la main. Marguerite signe là ses premiers dessins pour la Semaine de Suzette. C'est la réalisation d'un rêve et le début d'une fructueuse collaboration où elle enchaîne les illustrations. « La bonne Joséphine », « Ce qu'il y a de plus beau à Paris », « Le miroir magique », « Tout en rose », « Les roses de Fanchic »... autant d'historiettes destinées aux jeunes filles et où Marguerite Chabay révèle son don pour la narration graphique soutenu par une palette éclatante. Malheureusement, la guerre met un terme à ce partenariat.

A Quimper, Marguerite ne renonce pas. Elle réalise une série de dessins d'une douceur infinie sur « L'enfance de Jésus ». La même année, elle illustre l'histoire de « Souricette » et aussi « Les quatre filles du docteur March » où les scènes élégamment dessinées se rapprochent de celle illustrant « La petite fille aux allumettes ». Quelques dessins à l'encre de Chine détaillent l'histoire des « Trois bandits ». Rien de cela ne sera publié. Ce n'est pas faute d'avoir rencontré les éditeurs parisiens, des éditions Grasset à Flammarion, de Nathan à Monsieur Hachette en personne, elle multiplie les rencontres. Malheureusement, son handicap conjugué à l'éloignement de la Bretagne ne sont pas propices à une collaboration avec une maison parisienne. Mais beaucoup saluent son talent. Localement, elle est sollicitée pour des affiches (office de tourisme, foire exposition et aussi l'illustration de boîtes en fer pour une marque de crêpes dentelles).



La guerre lui enlève son frère André, trois ans plus tard, en 1946 c'est sa maman qui décède. Heureusement, sa chère soeur Renée est revenue avec Charles Leblois son mari et leurs enfants habiter l'appartement familial. La cohabitation bienveillante est heureuse. Elle est la tante Margot bien aimée de ses neveux. Elle n'est pas seule. Elle n'est pas seule mais elle a vu ses amies se marier puis devenir mères. Elle n'est pas seule mais dans l'intime secret de son coeur elle doit renoncer à l'amour et la maternité. Alors elle se jette dans plusieurs grands projets, il faut bien créer des projets car dans l'immédiat après guerre, en manque de papier et de commanditaires, l'ambiance est morose. La France est libérée, les enfants jouent à la guerre. Ils seront les héros des « Volontaires du Général Larafale » écrit à quatre mains avec sa soeur et publié en 1945. Elle projette de raconter en trois tomes l'histoire de « Minouchette et Catchipou ». Elle excelle lorsqu'elle s'adresse aux enfants, elle révèle en de grandes scènes baignées de lumière la joie du monde de l'enfance. Ici on saute, on court, on danse et virevolte, tout est possible, lumineux, aérien. Ici, les enfants affichent une santé éclatante! Ses dessins remplis de mouvement parfaitement transcrits sont en opposition constantes avec les contraintes de son handicap.

La tâche est rude et Marguerite Chabay sombre dans une profonde dépression. En 1950 elle quitte Quimper, y laisse ses pinceaux et crayons. Elle se consacre désormais aux activités associatives, et va, aidé de sa soeur et son beau-frère jusqu'à organiser des colonies pour adultes handicapés.

Son oeuvre conserve une fraîcheur inaltérée, une force joyeuse qui livre son talent et fait oublier que Marguerite Chabay a peint aussi avec hardiesse. Hardiesse du geste, de l'effort, de la volonté, hardiesse du corps et de l'esprit au service d'un itinéraire artistique à découvrir avec les yeux émerveillés d'un enfant.

Florence Edouard de Massol

BIBLIOGRAPHIE

Claude Leblois, Marie-Claude Leblois et Migäit Chabay : « Tante Margot », Paris 2006

Edouard de Massol, Florence « Marguerite Chabay, l'illustratrice oubliée », Coté Quimper, 26 avril 2015

Edouard de Massol, Florence « le Quimper de Marguerite Chabay », Côté Quimper, 23 juin 1917.

Edouard de Massol, Florence « Marguerite Chabay » in « L'enfance rêvée »; Petit Journal de l'exposition Marguerite Chabay. Musée Départemental Breton. Quimper. Février-Mai 2018

NB : Pour les illustrations copyright du Musée départemental breton



Daoust hag-eñ eo gwir e komze al loened da noz an Nedeleg ?

Est-il vrai que les animaux parlaient la nuit de Noël ?

Jakez de Poulpiquet

Anavezet eo ar vojenn-se e kalz broioù dreist-holl e Europa (bro C'hall, bro Alamagn, bro Iwerzhon, bro Pologn, ...) met e bro C'h/Kanada (Kebek) ivez : da lavaret eo er bed kristen hepken. Diwar-benn ar vojenn-se e Breizh izel e oa bet dastumet enrolladurioù dre labour Daniel Giraudon.

Ul labour enklask war *Internet* gant gerioù *animaux / parlent / nuit de Noël* a ziskouez eo anavezet-tre ar vojenn-se e kalz broioù estreget e Breizh .

Ar fedoù boutin er vojenn-se zo alies :

- Al loened ne gouskent ket e-pad noz Nedeleg a veze roet o adkoan dezhe
- E pad an noz-se e komz al loened etrezo
- Arabat evit an dud selaoù al loened o komz : ur mallozh a c'hoarvezo warno ...

1. E Bro C'hall : Bro Berri ha bro Landes

1.1 Bro Berri

Dans la nuit de Noël, lorsqu'on rentrait, après minuit on évitait soigneusement les carrefours mal famés où toutes nuits de la Noël se réunissaient les sorciers et leurs bêtes pour un sabbat monstrueux. Au retour de l'église, et avant même de réveiller avec du vin chaud et du boudin (plus tard avec des dindes, oies, cochonnailles suivant les possibilités), on avait soin de donner à manger à tous les animaux de la ferme. Cette nuit-là, dit-on entre onze heures et minuit, les boeufs (surtout ceux provenant d'une même vache) parlent entre eux, mais malheur à qui tenterait de surprendre le secret de leurs conversations. On raconte toujours en la localisant en Berry, l'histoire, pourtant bien connue également hors des limites de notre province, qu'un boiron (jeune garçon qui aiguillonne les boeufs pendant le labourage) qui, dans ce moment solennel, se trouvait couché près de ses boeufs, entendit le dialogue suivant :

Er skouer kentañ lec'hiet e Bro Berri eo resisaet :

- Ar mare e-pad e komz loened : etre 11 a 12 eur da noz Nedeleg
- Al loened a gomz : Ejened hepken ha resisoc'h : engehented gant ar memes vuoc'h. Met n'eo ket resisaet stumm ar mallozh roet d'ar paotr (*un boiron*) a selaou outo **daoust dezhan** ...

1.2 Bro Landes

La nuit de Noël est célèbre par une vieille légende que les paysans landais racontent avec terreur, tendant les veillées d'hiver. Ils prétendent que le jour de Noël, vers minuit, l'âne et le boeuf se mettent à parler entre eux. Ils causent du temps où l'Enfant-Jésus n'avait pour se réchauffer que leur haleine. Ce don miraculeux de la parole est le cadeau envoyé tous les ans par le Ciel à ces deux animaux, en souvenir des bons offices rendus à l'Enfant Jésus dans l'étable de Bethléem. Mais malheur à celui qui -tente de surprendre leur mystérieuse conversation. Sa témérité est punie d'une manière terrible : il tombe mort à l'instant même, peut-on lire dans *Le Petit Landais* du 25 décembre 1902.

Er skouer-mañ lec'hiet e Bro Landes :

- ar mare e-pad e komz loened n'eo ket resis : **war-dro** hanternoz
- al loened zo amañ un **ejen hag un azenn** : da lavaret eo al loened a wareze babig Jezuz e-pad noz Nedeleg ...
- Anavezout a reomp ar blanedenn roet d'an den a selaou outo : ar **marv** !

2. E Europa

2.1 E Bro Pologn

Gwechall e oa prientet evit noz an Nedeleg ur seurt bara anvet *Oplatek* a oa rannet etre tud war ar maez hag o loened : ar re-se a gomze e-pad noz an Nedeleg.

accompagnée de celui-ci Dans le temps à la campagne, les gens partageaient aussi leur Oplatek avec leurs animaux. Cette tradition est toujours présente dans certaines régions et dans certaines familles. Et on disait (et on dit toujours), que cette nuit exceptionnelle, même les animaux parlent le langage humain.

2.2. E Bro Sveden

N'am meus ket kavet an hengoun resis e bro Sveden met e oa skrivet ur levr kontadennoù anvet *Levr Nededeg* gant ar skrivagnerez brudet Selma Lagerlöf. Awenet eo al levr-se gant mojennoù svedek : an hini zo diwar-benn ar pezh a ra al loened e-pad noz an Nedeleg :

Au fil de ces récits, aussi charmants que des contes dits à la veillée, on fera la connaissance d'une petite fille suédoise qui reçoit un livre d'étrennes... en français.

On découvrira l'origine de la légende de sainte Luce, très prisée en Suède. On saura ce que font les animaux durant la nuit de Noël et comment le rouge-gorge devint rouge.

2.2. E Broioù all (Kanada)

"Christmas customs in many lands", *Monthly Bulletin of the Carnegie Library of Pittsburgh*, December 1919:

No time in all the Twelve Nights and Days is so charged with the supernatural as Christmas Eve. Doubtless this is due to the fact that the Church has hallowed the night of December 24-5 above all others in the year. It was to the shepherds keeping watch over their flocks by night that, according to the Third Evangelist, came the angelic message of the Birth, and in harmony with this is the unique Midnight Mass of the Roman Church, lending a peculiar sanctity to the hour of its celebration. And yet many of the beliefs associated with this night show a large admixture of paganism.

First, there is the idea that at midnight on Christmas Eve animals have the power of speech. This superstition exists in various parts of Europe, and no one can hear the beasts talk with impunity...

Lavaret eo er c'hanadig-se (Levraoueg Carnegie e Pittsburg, Stadoù Unanet) e vez kavet ar vojenn-se e Europa met hon eus kavet ivez ar vojenn-se e Kanada en destenn-se a orin Bro C'hebek :

« Ça fait qu'i part, pis is s'en va à mênuit justen là, pis i rentre dans l'étable, là, i va s'mettre dans un coin, à ras sa jument. I avait quatre ou cinq j'vau, j'suppose, dans l'étable, là. I s'mettent tout à genoux, là. Pis la jument s'met à genoux elle, pis a dit : « C'qu'i a d'plus d'valeur, demain matin, a dit, j'vas, m'a p..., m'a porter mon maître en terre. » c'est tout... (Pis l'lendemain matin ?) l'lendemain matin, ben, l'lendemain matin... (Le maître est mort). Il est mort, i était en terre. »

B) Ur vojenn gozh-tre a orin kristen

Ar vojenn-se zo anavezet ivez e Bro-Alamagn, bro Iwerzhon . Sklaer eo e vez kavet anezhi er bed kristen hepken : diazezet eo ar vojenn war ar fed e oa un azenn hag un ejen al loened a wareze babig Jezuz e-pad noz Nedeleg. Ar galloud da gomz etrezo zo ur seurt prof roet gant Jesus evit trugarekaat dezho.

Un destenn goshañ e-lec'h emañ o komz loened diwar-benn ganedigezh Jezus zo un destenn berr e latin ma komz pevar loen pouezus-tre er relijion kristen :

- **ar c'hog : Christ natus est !**
- **an ejen : Ubi ? Ubi ?**
- **an oan : in Bethleem**
- **an azenn : Eamus**

Adkavout a reer hiriv roudoù an destenn-se er vojenn-se kontet e Tarn-ha-Garonne :

Lo pol dis : « Jesus es nascut ! » Le coq dit : *Jésus est né*

E la vaca que i respond : *et la vache répond*

E ont ? où ?

E la craba que i disia : *Et la chèvre qui dit*

A Betléem ! A Bethléem

***E l'ase que se trovava aquí : Et l'âne qui se trouvait là
I cal anar ! i cal anar ! Allons y ! Allons y !***

En destenn-mañ tost an destenn latin e adkavomp pevar loen : an azenn hag ar c'hog hag a oa e destenn orin met e plas an ejen ez eus ur vuoc'h hag ur c'havr e plas an oan ...

C) Ar vojenn-se e Breizh-Izel

1. Dre gomz

Ar vojenn-se zo brudet-tre e Breizh-Izel abaoe pell hag a oa bet treuzkaset dre gomz dreist-holl. E bro Dreger e oa bet studiet mat gant Daniel Giraudon dre enrolladurioù graet war ar maez e Bulat-Pestivien, Poullaouen ha Plourac'h :

1.1 E Bulat-Pestivien

« *Ur paotr a neva daou gêle hag a vezent staget war ar c'harr, kêleoù da labourat hag gant an noz Nedeleg nâ klevet lâret e oa gwir a gaozee ar c'hêleoù. Mâ, me 'meañ a oueo hag e oa aet d'ar c'hraou da baseal an noz Noel. Roet nâ foenn dezhe, roet kalz a voued dezhe evel oa sañset ha pa oa sonet an hanternoz a nâ klevet un deus ar c'hêleoù o lâret d'egile :*

- *Benn ar yaou momp ur gwall devezh ma far !*
- *Ya, lâre egile, para ?*
- *Kas hom mestr d'an douar.*
- *Hopala, a lâre. Hemañ oa partiet e gêr, trawalc'h nâ klevet hag aet e oa d'an douar ar yaou war lerc'h ivez, marvet a oa »*

1.2 E Poullaouen

« *Pad an oferenn hanternoz 'veze klevet ar lôned konto. Gwechall, memes keit hag a oan yaouank, meus soñj a veze lakaet ur bec'h foenn barzh ar c'hraou ha benn unnek eur da noz veze distribuet. Etre hanternoz ha div eur oa ket droed da vont barzh ar c'hreier peogwir ar lon gonte ar gaoz etrehe. **An hini ac'h ae, gleve e blanedenn.***

Un n'a ket kredet an dra e mod ebet aneañ. Me c'hay, 'meañ, da selaou. Oa ket manket d'hont 'vat. Benn ar fin, un sevel. Amzer zeus c'hoazh, gwelloc'h eo dit kousket peowir benn arc'hoazh vo ur gwall devezh vo ket graet mann ebet d'an abardaez. Gwall devezh benn arc'hoazh.

- *Peta ez d'or d'an abardaez ?*
- *Vo staget ar c'harr da gas ma mestr d'ar vered.*

A oa ar mestr selaou, ouzout awalc'h. Spouronet oa marwet war an taol. Ha giz-se vez lâret pas mont da selaou al loened d'an noz-se »

1.3 E Plourac'h

« Lâret veze se. Ya. Met, Noz Nedeleg n'aemp ket memes ar re ac'h ae d'an ofern hanternoz ha naemp ket d'ar c'hreier. Nann, kar **aon** mijemp. Ur wech oa lâret din :

- Damaig i da welet ar saout da gousket.

- Ha, n'in ket laren dê, me n'in ket di ! Nann, me mije **aon** deus an noz. Oa ket mat mont da selaou kar al lônéd laro dac'h piv a varvo 'pad ar bloaz. Ha me lâr, me n'an ket d'hont betegout laro din varvin.

Deus se mijemp **aon** peogwir veze lâret deomp vijemp daonet ha peogwir mervel n'houlemp ket c'hoazh. »

1.4 Dielfennadur an enrolladurioù Daniel Giraudon

Enrolladur Plourac'h zo un tammig disheñvel diouzh an daou enrolladur all : n'eus ket testeni ebet diwar-benn un den en deus krediñ selaou ouzh al loened met e vez diazezet an destenn-se war **aon** ar c'hastiz (Implijet eo **aon** teir gwech en destenn). En enrolladurioù graet e Poullaouen pe e Plourac'h ne ket resisaet peseurt loen a gomz met al lec'h (ar c'hraou) a aotre da divizout ez euz ejened pe buoc'hed.

En enrolladur kentañ ez eus ur memes lec'h (ar c'hraou). Anvet eo al loened : koleoù. Met « *daou gôle hag a vezent staget war ar c'harr* » zo kentoc'h ejened ...

En daou enrolladur graet e Bulat-Pestivien hag e Poullaouen eo veze roet kalz boued d'al loened en noz-mañ.

Al loened a ouie planedenn an den a selaou outo : ar marv « war an taol » en enrolladur Poullaouen pe « ar yaou war lerc'h » en enrolladur Bulat-Pestivien pe « e-pad ar bloaz » en enrolladur Plourac'h.

2. El lennegezh

Kavet 'meus ar vojenn-se skrivet en daou barzhoneg : unan « Noz an Nedeleg » skrivet gant Narcisse Quelien (1848-1902) hag unan all « Noz an Nedeleg 78 » skrivet gant Angela Duval (1905-1981):

2.1 « Noz an Nedeleg »

*Sonet an ofer'n hanternoz ;
Ar Gristenien aet d'ar barroz,
Nemet Yann Kouer 'zo 'barzh an ti
Hag al loened er marchosi.
En oaled ar c'hef a c'hlaoue,
Ha Yannig Kouer a vorgouske,
Marv an tan e-barzh e gorn,
Alc'hwez ar c'hraou gantañ 'n e zorn.
An Nedeleg pa'z eo kanet,
A zo bremañ tro al loened
Da darempred Mabig Jezuz,
Ar Gristenien p'int aet da guzh.*

*P'eo tremenet loened ar vro,
 Da vont gante d'an ofisoù
 Saout Yannig Kouer o deus galvet :
 Siwazh ! dor ar c'hraou zo serret.
 Hag int da hirvoudiñ 'n o yezh
 Ha da vlejal, al loened kaezh !
 A-greiz e hun eo savet Kouer
 O krediñ warnañ oa al laer.
 Da nozvezh ar Mabig Jezuz
 Gwelet ar c'hraou oa burzhudus,
 Sklêrijennet 'vel un aoter,
 Hag an ejen o prezeg kaer :
 Nemet an den hag an touseg
 A chom kousket d'an Nedeleg
 An ti d'an noz-se zo prennet
 Gant an Ankoù 'vo digoret.*

2.2 « Noz an Nedeleg 78 »

*A, ya, en gouzout a ran
 Eo pec'hed leñvañ en noz-mañ
 M'eo barrleun pep kalon a Levenez
 Padal n'on mui evit mirout
 Ouzh va memor mont da gantren
 Du-hont em zraonienn vut.
 Ha me bac'het amañ
 Keid-all eus va douar
 Keid-all eus va loened
 Keid-all eus ar yec'hed.
 Du-hont em c'hêr
 N'eus 'met gouelvan
 N'eus ket ur skod tan
 N'eus ket ur c'hreunenn vara
 N'eus ket ur c'houlaouenn
 N'eus ket ur c'hristen
 Al loened fenez a gomz etrezo
 Goulenn a ray an eil ouzh egile
 Pelec'h eta 'mañ fenez mestr an Ti ?*



Anjela Duval (1905-1981)

N'eus nemet er fin ar barzhoneg e gomz Anjela Duval diwar-benn ar prezegenn etre loened e-pad noz Nedeleg. Barzhoneg Narcisse Quelien zo resisoc'h ha tostoc'h d'ar vojenn.

D) Klozadur

N'eo ket posubl gwiriañ ar fed a gomz loened etrezo e-pad noz Nedeleg peogwir e rank mervel an den a selaou outo : testeni eeun ebet !

Pal ar mojenn zo kas ur mesaj evit kristenien : n'eo ket mat bezañ re gurius, da lavaret eo : ret eo ur c'hevrin relijius chom ur c'hevrin ...

N'eus nemet e-pad Noz Nedeleg e gomz loened etrezo : Daniel Giraudon en deus graet ul labour all diwar-benn ar prezeg etre laboused ijinet gant tud war ar maez.

Setu un neubeud skouerioù :

Es chet miah, coucou, Zouvez chet nemet un ou Ha me zov, mi, ul leuenan frikefrok, Hag a zov trivialc'h pe nanneg	<i>Tu ne fais pas mieux, coucou, Tu ne ponds qu'un oeuf Et moi j'en ponds, moi, roitelet furtif, J'en ponds dix-huit ou dix-neuf.</i>
Et il en remet une couche avec le merle :	
Ar voualc'h beg ruz A dev daou, tri u Me, antagn, n'ont ket brasoc'h 'wit he beg Hag e tozvan nav, dek !	<i>Le merle au bec rouge Pond deux ou trois oeufs Et moi, le roitelet, pas plus grand que son bec J'en ponds neuf, dix.</i>

Dre vras o doa gwechall tud diwar ar maez muioc'h a darempredoù gant o loened : ar baisanted a gomprenne o loened ha loened an ti-feurm a gomprenne « yezh » (jestroù pe urzhioù) o mestr . Da skouer : gervel a rae atav ma zad-kozh e gi gant an urzh-se « Tiezh ! » (= Deus amañ ! e brezhoneg bro Gerne)

**O, koua, koua, koua, koua, eme ar vran
Na kaer eo bezañ deus an tan.
O, kik, kik, kik, eme ar big,
Na kaer eo beañ war ar billig.
Ya, ya, ya, eme ar voualc'h
Dreist pep tra pa vez yod e-barzh.
Oh, Croa, croa, croa, dit le corbeau
Qu'il fait bon être près du feu.
Oh, kik, kik, kik, dit la pie
Comme il fait bon être sur la poêle.
Oui, oui, oui, dit le merle
Surtout quand il y a de la bouillie dedans.**

E) Levrollouriezh

- Daniel Giraudon : Merveilles de la nuit de Noël / La prophétie des animaux . Ollogados, 2006, pp.159-210
- Daniel Giraudon : Du coq à l'âne. Yoran Embanner. 2011
- Daniel Giraudon : An dud hag al loened, CRBC, 2003, 146 p



ISSN 2105-7184

Imprimerie CLOITRE
3 Allée René Hirel
35000 RENNES